SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

LES FOURCHETTES

UNE VINGTAINE
COMPLEXE ET SENSUELLE

Hurtubise

SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

LES FOURCHETTES

UNE VINGTAINE
COMPLEXE ET SENSUELLE

Hurtubise

SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

LES FOURCHETTES

UNE VINGTAINE
COMPLEXE ET SENSUELLE

Hurtubise

À moi (j'ai le droit)

Mot de l’autrice

Les Fourchettes, c’est avant tout le blogue littéraire qui a accueilli les écrits de ma vingtaine, entre 2010 et 2019. Ma vingtaine privilégiée, enrobée de ouate urbaine, où je provoquais perpétuellement la vie afin qu’elle me fasse ressentir des émotions grandioses, qu’elles soient euphorisantes ou douloureuses. À l’occasion de mes trente ans, j’ai eu envie de m’y replonger et de rassembler mes textes préférés, dans le but de vous offrir le condensé d’une décennie débordante d’incertitudes, de contradictions et de sensualité souvent maladroite.

En relisant mes « fourchettes », ces fragments de mes états d’âme, j’ai fait plusieurs constats. Au début de ma vingtaine, j’étais une jeune femme fragile du cœur, j’avais soif de grandes aventures à n’importe quel prix, je voulais être belle dans les yeux de n’importe qui. Je fouillais les rues, les bars et les moindres racoins de mon téléphone à la recherche de garçons compliqués à démêler, à charmer. Je voulais être amoureuse, avoir mal, et tout raconter. Je voulais écrire sur des regards, des sensations, des ivresses. Écrire sur les chocs électriques causés par une main sur une cuisse un soir d’été, sur le sentiment d’amour qui naît entre une gorgée de bière de dépanneur et une cigarette fumée à l’envers, ou encore sur l’agréable souffrance d’être désespérément en attente d’un texto exaltant. Je voulais raconter la solitude, la passion, la douleur du rejet, la jalousie qui donne mal au ventre. J’étais égocentrique et anxieuse, mais toujours en quête de vérités à travers ces histoires, souvent écrites la larme à l’œil ou le corps engourdi par une soirée mouvementée. Ce blogue était pour moi un refuge dans un

coin humble du web où je pouvais me dévoiler sans contraintes, sans pudeur. Et ça m’a fait tellement de bien.

Parmi les « fourchettes » que j’ai choisies, certaines me font rougir par leur intensité, tandis que d’autres me touchent par leur tendresse. J’ai opté pour des textes où l’amour bouillonne, où je raconte la fougue de la romance naissante, cet état qui m’obsède encore aujourd’hui. Je regarde à présent cette jeune Sarah-Maude et je me sens très protectrice d’elle, de ses émotions contraires, de sa naïveté, de sa vulnérabilité, de son besoin d’être vue, écoutée, aimée.

Par ce recueil, je souhaite dresser le portrait d’une femme de vingt ans qui grandit tout croche et qui apprend à s’aimer du mieux qu’elle peut. Pour que cette quête si personnelle éveille chez ceux et celles qui me liront un sentiment de solidarité, de bienveillance. Pour que ceux et celles qui n’ont plus vingt ans se remémorent la fragilité de cette époque, mais aussi sa grande beauté. Enfin, pour que ceux et celles qui ont les deux pieds dedans se rassurent avec des réflexions, des maux et des désirs qui leur ressemblent.

Les filles attendent

3 FÉVRIER 2011

« Et les princes chantent mieux. Que les oiseaux. Tout d’un coup. »

Tout le monde sait.

Que les filles attendent. Calmement. De toute façon.

Et moi je sais.

Que les filles sont patientes. Longtemps. De toute façon.

Mais les femmes pleurent, elles. En silence. Au moins.

Pour apprendre aux filles. À se taire.

Pendant qu'il est temps. Encore. D'être jeune.

Et belle.

Et conne.

Et patiente.

Et vive.

Et sage.

Et pâle.

Pâle comme une excuse. Ou mille excuses. Ou pas d'excuse.

Et pâle, et pâle.

Et ça fait mal. À tout le monde.

Des traits de conne. Ça fait mal dedans-dehors.

Mais rien n'est plus beau pour des yeux.

De sale enfant. Tourmenté. Mal. Aimé. Cœur. Raté.

Pour des yeux.

De fou amoureux. Mauvais perdant. Sur. Estimé. Cœur. Bleu blessé.

Que de la peau lisse et des bouches en fleurs.

Que des cheveux tressés et des cils colorés.

Les filles attendent que les choses passent.

Elles sont prêtes. Toujours. En sourire fou. De feu. De folle finie.

De fatigue fatiguée. À force de sourire pour tout.

Elles ont l’âme à l’œil. La larme au cœur. Mal à l’âme.

L’âme prête, justement. À tout prendre.

Et pour souffler. Et pour dormir. Et pour vivre.

Elles allument des chandelles.

Quand il fait clair. Même quand il fait chaud.

L’été, le jour.

Pour ce que ça sent et rien que pour ça.

Elles se concoctent des salades. Avec des pommes.

En buvant du café à l’eau de vaisselle.

Elles ont peur des petits riens. Comme le voisin.

Ou les fonds de bain. Et les calorifères l’hiver.

Elles lisent à voix haute. Et pleurent (en faisant du bruit, ce sont des filles).

Elles devinent le nom des gens. Dans les autobus de ville.

Pour se rendre compte qu’il y a beaucoup trop.

De Benoît autour.

Elles attrapent les éclairs. Les soirs de tempête.

Avec le bout de leurs doigts.

À travers les vitres d’auto.

Elles lisent du théâtre dans les buanderies.

Elles lisent de fausses histoires.

Dans les salons de thé.

On leur dit de se taire. Puis elles lisent tout bas. Quand même.

Du bout des lèvres.

Les filles, en attendant, s’inventent de belles vies.

Des vies de dames.

D’enfants à profusion.

D’épiceries fines et de cafés chauds.

D’araignées invisibles et d’alcool qui goûte rien.

D’amitiés transparentes.

De fous disparus.

De fleurs immortelles.

De cabanes en bois dans un saule. De tartes à tout. De fard à joues en poudre d’or.

De châteaux de sable. De bulles de bain. D’étoiles près du sol.

Elles auraient pu. Si elles avaient pu. Cesser d’attendre.

Et elles auraient pu. Ne jamais dire. Si on avait pu. Au lieu d’attendre.

C’est fou. D’être une fille. Qui pleure tout haut. Qui ne sourit plus.

C’est fou d’attendre. De se regarder pousser le bout des cheveux.

Et de changer de parfum.

Pour changer ses traits.

Qui sont tellement beaux.

Faire tout ça. Pour des yeux tourmentés.

Les filles demandent :

« Sais-tu tricoter, parles-tu anglais, fais-tu semblant.

Changes-tu d’idée.

Aimes-tu les femmes. »

Elles disent souvent :

« Perds-toi pas, reste grand, oublie pas d’aimer. »

Elles répètent :

« Tu es un prince. Un imaginaire. Un penseur.

Tu te compliques. Me souris-tu, me cerises-tu. Si oui crie-moi.

Si oui écris-moi. Étends-moi. Ris de moi.

Tout le temps. Tout de vent.

Tu m’entends de là, dis-moi.

Tu me suis depuis longtemps ?

Tu es un prince. Un coupeur de bois. La nuit.

Tu es paresseux. Tu parles les yeux fermés. Tu fais des bulles.

Avec la rivière au coin des yeux.

Tu me fais faire des je-sais-pas. Des va-t’en-pas. Des ah-la-vie-c’est-ça.

Chaque mot est une question.

Est-ce que rire te fait mal.

Te courbes-tu le dos quand il fait froid. Des fois. Chaque fois. Tout de bois.

Ton dos. Son creux. La vie.

Me permets-tu d’y penser. À cette vie en bâtons. À cette vie-velours.

À ce temps d’ici, à ces mots de famille. À ces lettres de vieillesse.

Sais-tu comment y penser. Sais-tu dessiner au fusain. Sais-tu regarder loin.

La belle vie fait tout de toi.

Mais rire te fait pleurer.

Mais rire te fait pleurer.

Et chaque fois tu perds le souffle. Et tu pleures.

La belle vie fait de toi un homme au cœur à quatre coins.

Petit-prince-jamais-servi. Petit-prince-peu-poli. Petit-prince-si-souvent-parti. »

Les filles voient des princes en chaque peine.

Et quand elles sont optimistes (les dimanches, surtout).

Elles voient un oiseau en chaque homme.

Un oiseau qui serait tourmenté aussi.

Mais petit. Mais un peu faible. Mais plus facile à suivre.

Plus discret et plus présent.

Des oiseaux qui mangeraient dans le creux de leurs mains.

Affamés de tout.

D’attention. De regards. De discussions.

De bonnes blagues et d’arguments.

Des oiseaux à une aile.

Uni-voleurs.

Picosseurs de cœurs.

Chanteurs en été.

Ils seraient jaloux au printemps.

Ils brosseraient leurs cheveux.

Les tresseraient en anglais. Pour mêler les filles.

Sans savoir comment on coiffe. Vraiment.

Et sur leurs épaules d’oiseaux.

Dormiraient des plumes douces. Pour les joues des filles.

Et en amoureuses. Elles oublieraient les princes.

Et leurs yeux de mal-aimés.

De surestimés.

Elles argumenteraient au fond de leur lit.

Et les oiseaux. Soufflant sur leur soupe trop chaude.

Aimeraient les filles. Dans le moment.

Sans les faire attendre.

Oh, mais les princes reviennent toujours.

Plus forts encore. Plus beaux et plus solides.

Et les princes chantent mieux.

Que les oiseaux. Tout d’un coup.

Et les princes sont plus doux.

Que les plumes d’épaules. Sur les joues.

Et les princes se mettent à voler. Eux aussi.

Et les filles s’emballent.

Se cristallisent.

Se changent.

S’oublient.

Se donnent.

À des princes-oiseaux qui. Dans leur dos.

Font scintiller leur couronne.

Bien fiers. Bien fous. Bien lucides.

Mauvais perdants.

Inconscients. De leur magie.

Noire.

Les princes reviennent.

Les oiseaux restent au sol.

Et les filles attendent. Sans le savoir. Tout le temps.

Elles oublient les beaux oiseaux.

Leurs plumes d’épaules. Leur chant juste et jaloux.

Elles déposent, elles aussi, une couronne.

Sur leur tête de conne.

Je pleurais souvent

9 OCTOBRE 2011

« J’ai jamais eu le temps de laisser une brosse à dents. »

Souvent tu étais en dessous de mes bras

Souvent tu respirais là

Ça sentait la baby powder le lavage l’insomnie

Je te regardais dormir

Tu reniflais les yeux fermés cachés

En dessous de mes bras

Où c’est chaud

Tu étais bien là

Dans tes draps pas lavés depuis huit mois

On se racontait nos vies à Québec

On sentait le steak du souper

Ta fan au-dessus du poêle était brisée

Dans les draps que je t’ai donnés

Je mêlais ma tresse à ton poil de chest

Sur ton sofa en tweed

On écoutait des films d’action

Tu mangeais des fruits du bout du bec

Tu me crachais les pépins dessus

Sur ton sofa en tweed

On sentait les vieux qui oublient

Dans ta douche avec des maisons d’araignées

Je me lavais vite même pas partout

Tu écoutais de l’autre côté de la porte

Tu disais tu fais ça donc ben vite

Moi j’étais pas pour répondre que c’était parce que

Ta douche me levait le cœur

Avec ses abris à insectes dans les coins plus secs

Dans les escaliers entre chez vous et dehors

Je pleurais souvent

Une fois à cause d’une chanteuse

Une autre fois à cause d’une peintre

Une autre fois à cause de la voisine

Je pleurais souvent parce qu’un soir

Tu m’as lancé quarante dollars dans la face

Parce qu’un autre soir tu avais envie de rien

Parce qu’un autre soir tu jouais au roi

Parce qu’un autre soir j’étais belle et tu trouvais que pas

Parce qu’au jour de l’An tu avais embrassé un garçon

Tu avais dit un garçon une fois c’est pas tromper okay

Je t’avais pardonné le 31 m’effaçait

On s’est aimé l’hiver

Sur le trottoir de ta rue on gelait souvent

Sur le trottoir de ta rue on collait notre langue sur le rack à vélos

On sortait les cheveux mouillés

Toi tout nu dans tes jeans Marlboro

Moi qui sentais le repas de la veille

Mais j’ai jamais eu le temps de laisser une brosse à dents

Et depuis que je suis partie

Tu coules des yeux dans ta soupe

Entre tes quatre murs en papier alouette

Tu penses à moi comme une surprise

Tu t’attendais pas à ce que le printemps

Me réinvente

Lettre pour toé

1ER OCTOBRE 2012

« Le lancer de la cigarette ; un peu faire le sexe. »

Je te regarde et tu énumères avec tes dix doigts les sortes de chiens que tu connais. Tu en connais beaucoup. Tu connais beaucoup de choses. Tu t'emportes.

Tu me demandes si le fait d'énumérer les sortes de chiens que tu connais ça m'ennuie, mais je te réponds toujours que non et je mens pas.

Tes énumérations ; mes moments de solitude amoureuse.

Je te filme avec mes yeux sèches. Une sorte de chien, un craquement de doigt, une sorte de chien, un cœur en Crayola magenta parce que le rouge c'est trop pas notre couleur (magenta non plus, mais j'utilise jamais ce mot-là et j'avais le goût faque imagine-toi que j'ai dit vert forêt).

Tu fumes une cigarette. Tout le temps, tu fumes une cigarette. Des fois tu la lances et ta bouche l'attrape. Ça m'excite comme geste.

Le lancer de la cigarette ; un peu faire le sexe.

Quand ta bouche souffle la fumée, tes lèvres prennent même pas la peine de faire un cercle et je te regarde soupirer la saveur d'air que tu aimes le plus au monde (après mon souffle à moi j'espère). On parle de souffles, c'est pas dégueu, c'est juste amoureux.

Et quand ta cigarette est trop courte pour tenir entre tes deux gros doigts de campagne, tu l'écrases dans le cendrier que je t'ai ramené de mon voyage qui a servi à rien sauf à m'insécuriser la solitude. N'importe qui se brûlerait à l'écraser comme tu le fais, mais pas toi.

Toi tu sens rien.

Ou peut-être que tu sens tout, mais que t'aimes ça te brûler, ça te fait vivre, peut-être que ça te colle les Vans à terre. Pis c'est correct.

Tu flattes mes cuisses.

Mes cuisses longues, c'est ton jardin, ta balançoire, ta limonade l'été, ton Quik l'hiver, ton tapis volant en velours de la couleur que tu veux qui

t’amène n’importe où.

Tu prends mes cheveux qui se reposent sur mes épaules et tu m’enroules la face avec et tu ris parce qu’on dirait que j’ai une grosse barbe. Moi aussi ça me fait rire.

Le soir, ils sont tout le temps beaux et lisses, même après la blague de la barbe, mais pendant la nuit on les mêle et le matin mon toupet est frisé. C’est une autre chose qui te fait rire alors définitivement mes cheveux nous font sourire et c’est pas compliqué.

Mes cheveux ; deux bonnes jokes au moins.

Pis en plus.

Tu dessines pas.

Tu chantes pas (fiou).

Tu parles pas espagnol, moi non plus.

Tu fais pas vraiment de vélo, c’est pas de quoi qui te touche tant que ça.

Tu cherches le trouble juste assez, tu dépasses dans les files d’attente, des affaires de même.

Tu lis les articles dans les revues de foufounes pis de belles boules.

Tu fais des listes : liste de choses qui sont drôles-esti, liste de choses qui sont bonnes à manger au déjeuner, liste de choses qui glow in the dark, liste des personnes que t’aimes le plus, liste des personnes que tu trouves niaiseuses, liste des manèges à La Ronde qui te font peur, liste de mots qui sont durs à épeler quand t’es saoul, liste des fois que t’as vomi en revenant du bar, liste des fois que t’as ri quand il fallait pas, liste de choses qui te font pleurer (y a juste deux points dans celle-là, je dis pas c’est quoi promis).

Tu portes pas de lunettes, tes yeux en santé servent à admirer les chars qui passent, à écrire des lettres pas pour de vrai, à capturer ta vie qui s’en

vient, à faire une boule avec, à la mettre dans mes mains après. À me la confier.

Moi je garde tout ça dans mes paumes, j’en fais des lumières de Noël.

J’ai hâte à Noël, une semaine au complet en pydje, une semaine au complet à regarder des films, une semaine au complet à se frencher en dessous de n’importe quelle couverte, une semaine au complet à se lever tard, à semi jouer dehors, à avoir froid, à sécher nos bas avec mon séchoir. J’ai hâte à une semaine au complet à coller des brillants avec un gun à colle chaude sur tout ce qui brille pas assez.

Mon strabisme à cause de toi

3 JANVIER 2013

« Tu lui dis qu’elle a deux beaux yeux de chanceuse. »

Tu me prends en photo quand je cuisine des mets chinois.

Tu touches mon sein gauche, tu dis qu’il a grossi.

Tu dis aussi que t’es au paradis ostie.

Je feel pareil comme toi.

Tu parles au monsieur dans le taxi.

Tu lui racontes qu’on s’en va à Paris.

Il est content pour nous.

Tu lui promets de m’amener partout.

Tu me prends en photo quand je m’y attends pas.

On les développe je suis moins belle que dans la vraie vie.

Je te donne une bine, ça t’apprendra.

J’aime pas ça penser que sur tes snapshots j’ai l’air de ça.

Tu parles à la barmaid qui a l’air niaiseuse.

Tu lui dis qu’elle a deux beaux yeux de chanceuse.

Tu lui demandes si elle veut faire l’amour avec toi.

Pis aussi avec moi.

Le lendemain on se réveille les trois.

Tu dis rien.

Moi non plus.

La chanceuse non plus.

Tu vas la reconduire à l’arrêt de bus, pas le choix.

Elle habite pas sur l’île avoir su.

Tu me prends en photo tout nue pendant que j’enfile mes bobettes.

Tu me dis : « C’est beau fais-toi-s’en pas. »

Je perds l’équilibre, je pile sur ton manga préféré.

Tu manques de me chicaner.

Et tu recommences à tout photographier. Ton chat qui mange du jambon, ton coloc qui prend sa douche avec ses bas. On passe des après-midi au Walmart à attendre deux pis trois heures pour qu’un film se développe. On se partage deux cheeseburgers, une bouchée pour moi, deux bouchées pour toi, on alterne. On fouille dans les DVD trois pour dix piasses, on se déguise, on lit des biographies à voix haute, on s’invente des comptes en banque, tu fumes un paquet de topes au complet, moi aussi mais dans ma tête.

Les photos sont prêtes, on revit nos vies à l’envers, tu ris de mon strabisme occasionnel, mon expression faciale au dépourvu et je me chute-libre le corps en amour avec toi.

Souviens-toi de moi comme tu me vois en face de toi.

Drew, s’il te plaît

28 FÉVRIER 2013

« Y a un je-m’en-crisse chez certains camel toe qu’on peut facilement envier, oui. »

Souvent, mettons plus souvent que permis, on mange des hamburgers avec rien dedans. On n'a pas beaucoup d'argent, lui il traîne même pas de portefeuille pis moi je fais toujours semblant que je suis riche. Ça passe bien, je suis comédienne à ma façon, je pourrais facile jouer dans une émission.

— On part-tu à Vegas voir la Céline, frencher des putes pis se faire tatouer des monarques proche du vage ?

— Trop bonne idée ma Visa est emptyyyyyy.

Comédienne, j'ai dit.

On se fait des accroires ; on va se paqueter avec de la Milwaukee dans un apportez votre vin cher, on mange la triade de la mer à vingt-six piasses, on goûte rien parce qu'on a le nez bouché (on se refile la grippe non-stop) ou ben parce qu'on a la bouche engourdie par six cannettes chaque.

Pendant un souper comme ça, on passe par toutes les émotions, on énumère les célébrités qu'on trouve belles, moi je pars à brailler quand je me rappelle qu'il a « Megan Fox » tatoué sur le chest, lui il se fâche quand je nomme des androgynes qui font des duckfaces sur Tumblr.

On fait accroire au serveur qu'on s'en fout du bill, on commande du dessert, on haït ça le dessert, c'est pour les vieux le pouding chômeur.

On boit tout ce qu'on peut boire, on close le resto, on note le numéro de l'hôtesse dans mon téléphone, on lui fait chacun un clin d'œil en sortant. Je lui dis qu'elle a des beaux cheveux, elle dit non toi plusse, je dis okay (j'avoue que les siens sont ordinaires finalement).

Un soir où on avait justement bu beaucoup en mangeant notre triade de la mer et toute le reste, on se sentait libres de partout, surtout libres du bas du ventre (les parties plutôt sexuelles). On se sentait pas comme les autres, on aurait pu partir un lipdub dans Hochelague, on aurait pu traverser l'île sur un traîneau en se tirant chacun son tour. On cherchait une façon de vomir

notre liberté qui venait de popper après le souper, fallait vraiment que ça sorte, on avait mal au cœur de garder ça en dedans toute cette fougue amoureuse là. On aurait pu se donner mutuellement un doctorat honorifique de la belle émotion libre.

Alors vite, pour pas changer d'idée, on a appelé l'hôtesse. Elle finissait son shift, elle nous a rejoints pas longtemps après le pitonnage de téléphone, elle avait les cheveux attachés pis elle portait le pire t-shirt de la planète des pires t-shirts. Elle l'avait sûrement acheté au New Jersey en se disant qu'elle pourrait faire passer ça pour un souvenir d'un voyage à New York.

Moi, quand elle est entrée dans le salon, je pleurais déjà de la Milwaukee. On aurait pu me tordre pis se resservir des verres, on avait bu notre poids en boisson, mais elle a rien remarqué, elle pensait peut-être que j'étais gênée d'être une mini lesbienne. Tout de suite, elle a enlevé son chandail, elle avait une brassière avec des cerceaux, une vraie brassière de chez La Senza, ça faisait longtemps que j'en avais pas vu une comme ça. Moi mes totons aiment pas ça les prisons, surtout quand elles sont genre silky mauve avec des bretelles amovibles pour quand tu portes un tube.

Les trois tout nus, on était assez bien. Des fois on se touchait, mais on n'aurait pas pu être des amoureux. J'étais déçue, ça me rappelait un souvenir de l'été passé. J'étais dans le bus, on revenait de Sitges (c'est en Espagne ça, just so you know, je suis une voyageuse, c'est écrit dans mon CV) pis on avait plein de coups de soleil moi pis mon amie que j'aime appeler Marioche. On était rouges pis aussi on était fatiguées, on avait enroulé nos serviettes de plage en turban sur nos têtes et on faisait des bulles avec du virgin pina colada dans notre Thermos. On avait capoté en voyant le plus beau spectacle amoureux de toute notre vie : y avait deux chix qui ressemblaient à des Pocahontas un peu hippies pis un gars qui aurait facilement pu jouer dans une team de polo qui se frenchaient. Ils faisaient ça les trois ensemble, si j'avais été photographe je les aurais pris

en photo, j’aurais monté une expo avec juste leurs faces qui se mangent. Le pire-mieux dans tout ça, c’est qu’ils avaient vraiment l’air de s’aimer le dedans. Je veux dire qu’ils avaient l’air de vouloir se sauver l’un l’autre avec des sentiments polyvalents. En trio.

Depuis ce temps-là, des fois j’ai un espoir-embryon de les recroiser pis de scanner leur âme.

Mais bon, de notre bord, y avait moins mille love, moi pis lui finalement on n’avait rien que le goût de se manger l’envie les deux ensemble et l’hôtesse était mêlée dans son désir sexuel. Fallait pas lui en vouloir, contrairement à nous, elle avait pas de bouée amoureuse pour la setter dans le béton, elle avait juste des rêves érotiques dans le fond de sa sacoche.

Après notre légère sexualité, on s’est endormis les trois âmes vraiment pas entremêlées, le matin est arrivé dans un battement de paupières et j’avais pas envie de déjeuner. Elle est partie en douce en volant mon froc en jeans avec une patch des frères Hanson, j’ai effacé son numéro de mon téléphone et on a fait l’amour comme si on allait mourir dans une couple de minutes. Sans elle. Pu besoin.

En revenant chez moi avec pas de manteau, je me suis mise à soft-paniquer. Je voulais pas avoir brisé nos envies de liberté, je voulais pas arrêter d’être fougueusement intelligente. Le vent soufflait fort, mes doigts étaient gelés, je les réchauffais entre mes cuisses dans mon linge en arrière du bus, personne voyait que j’avais les mains fourrées dans mes pants. J’avais le nez qui braillait, y faisait frette, je sentais ma peau s’épaissir pis mon cœur se coller des points d’interrogation sur les parois.

J’ai sorti mon Sharpie, j’avais juste ça, pis je me suis mise à dessiner dans mon journal un portrait de lui pis de moi dans plein de situations d’amour. Je dessinais sur les pages de la fin que je garde pour des dessins, justement. Pour me rassurer.

J’écrivais aussi que ma repousse de cheveux me gossait pis que je m’ennuyais de mes amies du secondaire pis que je trouvais ça beau une fille. Quand je pense à toutes les sortes de filles que je trouve belles, ça m’excite en même temps que ça m’angoisse solide. Des fois, elles ressemblent à Drew Barrymore pis là c’est pire.

Et toutes les filles, peu importe la sorte de fille, on se regarde toutes, han. Entre nous. Entre filles qui pourraient tomber de haut n’importe quand. Entre enfants gâtées de la grande ville. On s’habille pareil, on se maquille la face avec des shows acoustiques le vendredi soir, après la bière de la couleur de nos cheveux. On se regarde toutes, han. Changer d’idée cent fois dans une journée, hésiter entre s’aimer pis pas s’aimer, se trouver photogénique ou pas, regretter notre dernier tatouage sur le bras qui dit que la vie est belle ou pas, être nostalgique de notre frange ou pas, s’essouffler à détester les garçons d’avant ou pas.

On se regarde toutes, han. Magasiner sur internet. Pratiquer nos pick-up lines dans des inbox gênés. Être pas mal plus cute sur notre photo de profil que dans la vraie vie (sans gros flash de snapshot). Fantasmer sur des hommes à la sexualité ambiguë ; Christopher Owens pis Ezra Miller surtout. Se convaincre qu’on peut être la geek dans les films d’amour, la fille de qui le gars cool tombe amoureux, genre Mandy Moore dans A Walk to Remember, Rachael Leigh Cook dans She’s All That ah pis criss Drew Barrymore dans Never Been Kissed aussi. (Drew, arrête de me hanter s’il te plaît.)

On se regarde toutes. Entre anciens mythes de garçons qui nous oublient pas, entre princesses de Disney qui fourrent pis qui se laissent tirer les beaux cheveux. Hardcore Raiponce peut-être. On se regarde toutes, on regarde les autres qui portent le camel toe mieux que nous, on envie la nonchalance de la couture de jeans dans leur crotch. Y a un je-m’en-crisse chez certains camel toe qu’on peut facilement envier, oui.

On se regarde le double menton, le poids de l’hiver, on se regarde les dessins que nos grains de beauté forment dans notre dos (les gars aiment ça relier les points dans le lit après l’exercice). On se regarde les liens d’amitié, tu regardes si j’ai des amis célèbres, je regarde si le dernier disque de ton chum a eu beaucoup d’étoiles dans le Voir.

Et pendant ce temps-là, pendant qu’on perd notre temps à se checker, à s’analyser l’épaisseur de la peau, à se juger les clavicules qui ressortent trop, à se diagnostiquer des troubles alimentaires parce que l’autre est certainement pas aussi belle tout en étant en santé. Pendant qu’on perd notre temps à se donner des prix de présence, des médailles de filles, des macarons empoisonnés, les gars, eux, ils regardent des films.

Ou ils check des photos de filles qui existent loin avec pas d’émotion.

Pis après, ils pensent à leur blonde. Ils sont bien. Ils font pas d’association. Ils comparent pas, c’est trop long et c’est correct.

Pendant ce temps-là, ils sortent les poubelles une semaine sur deux, ils veulent aménager le balcon pour la saison qui vient. Ils souhaitent secrètement s’occuper d’une plante, pas la faire mourir, la voir grandir, mais rapidement ils oublient leurs projets botaniques parce que ça paraît mal de vouloir s’occuper de quelque chose comme ça. Ils écrivent des poèmes d’amour à leur façon, souvent ils les écrivent pour leur blonde quand ils s’ennuient parce qu’elle travaille dans les magasins et que la semaine ils ferment tard. Ils écrivent des lignes d’amour avec un crayon à mine, mais juste dans leur tête, jamais dans la vraie réalité sinon ça paraît mal ça aussi et ils passeraient pour des papas déjà.

Ils font des listes, des listes qu’on lira jamais. Ils énumèrent leurs peurs en ordre alphabétique, ils énumèrent leurs insécurités corporelles et après ils cachent ces listes-là dans un tiroir intérieur barré à quadruple tour.

Un gars c’est rare que ça se trouve beau ou laitte, ça pense pas à ça. Mais des fois, ils ont des petites faiblesses. Quand ils tombent face à face avec

leur masculinité dans le miroir, ça leur pogne en dedans. Ils s'y attendent pas pis ils se mettent à avoir une opinion sur leur face de gars qui pense plus ou moins. Ça leur arrive, je suis sûre.

Ça les tue.

Quand ça arrive.

Et on mélange toute ça, on laisse sortir les élans adolescents, on les étend partout, on passe nos malaises à travers des threesomes vite oubliés, on déjeune pas ensemble, on va se laver tout de suite après, on se savonne pour s'enlever une couche de choses pas assumées, on reste dans nos têtes, les filles dans une belle bulle de bain sur pattes, les gars dans un carré de sable ou un terrain de guerre ou une maison en Lego.

On mélange toute ça et on sait même pas si ça nous fait du bien.

On demande à la vie si on est beaux pis elle répond que pas pantoute.

J’ai tout le temps peur que tu meures

10 AVRIL 2013

« Ton pénis c’est mon ami. »

J’ai peur que tu meures quand on fait des concours de celui qui retient son souffle le plus longtemps, faque je te laisse tout le temps gagner, voilà c’est dit. J’ai vraiment tout le temps peur que tu meures alors je te laisse gagner à tout, tu fais sûrement la même chose de ton bord pis c’est pour ça que nos concours d’enfants de quatre ans finissent toujours trop vite.

J’ai peur que tu meures parce que tu sors dehors les cheveux mouillés, mais tu fais pas par exprès, t’es juste fucking pressé parce que trop souvent, tu t’endors sur Mad Men dans le sous-sol pis tu rates tes rendez-vous avec des gens qui trouvent que tu fais bien le bum. Tu sors dehors la couette wet, mais tu fais pas ça pour attraper la grippe pis avoir l’attention du monde entier après, non, tu fais ça vraiment juste parce que tu t’endors. Faudrait pas que tu meures parce que même Mère Nature serait tellement triste qu’elle ferait pleurer les nuages. Ça serait mondialement triste que tu sois pu là.

Tu pourrais facilement être le président des Humains pour plein d’affaires, surtout pour des affaires qui me font tomber la tête première dans le love, chute d’amour fatale and all.

Tu bois du Fruitopia à la buanderie pour passer le temps, tu cherches les brillants perdus dans ma face. Au début, je gardais les brillants inconnus, mais là mes poches sont pleines.

Le matin, tu manges une galette à l’avoine en parlant à personne. Tu t’enlèves le droit de fumer des cigarettes quand tu t’imagines taper doucement les fesses de la fille qui vend des popsicles sur la Promenade. Tu m’écris un e-mail pour te déculpabiliser, tu publies une photo de mes boules sur ton Tumblr (on voit pas ma face, toi pis moi on est les seuls à savoir que c’est moi, c’est notre jardin secret de couple willing).

Tes t-shirts m’attendrissent. Surtout celui avec une tout croche qui fait un fuck you dessus. Je vole souvent ton crewneck en polar, je me sens tough

dedans, je me sens pas facile d'approche, je me sens comme ton chat quand je le porte.

J'ai souvent le goût de t'acheter une casquette pas de top pour faire respirer ta coupe et sécher tes cheveux rapido.

J'ai vraiment peur que tu meures.

J'ai aussi le goût de te payer un club sandwich chez Gerry's chaque fois que t'es lendemain de veille. J'ai peur que la Pabst se fâche dans ton ventre pis qu'elle se mette à t'empoisonner pour se venger de je-sais-pas-quoi. Je veux pas que tu meures tué par la cannette de bière de trop faque mon réflexe, c'est de te guérir avec des gras trans. C'est normal, j'essaie des affaires.

Mais tu me devances constamment côté générosité, tu me donnes une Mr. Big en cadeau. À cause de tes surprises parfaites j'ai tout le temps le goût de fourrer.

Souvent, on passe nos journées séparés. Moi je reste dans le lit, je m'inspire de la veille, même que des fois j'écoute Avatar version sexuelle (c'est hot). Toi tu magasines des chats et tu vends des brassées pas chères sur Ontario.

Ton pénis c'est mon ami. (Je viens de t'envoyer un inbox pour t'avertir que j'ai écrit que ton pénis c'est mon ami dans un de mes poèmes amoureux, je suis sûre que tu vas dire que c'est okay.)

Hier, tu m'as amenée dans le bois, sur la route y avait des conifères, ça faisait longtemps que j'en avais pas vu, tu m'as montré la maison de ta mamie qui s'habille en gold même pas à Noël pis qui prend des photos de la télé quand tu passes à la télé. Après ça, tu m'as fait une autre surprise. On s'est ramassés sur un pont avec des chutes en dessous.

On a necké. Fullllllll longtemps. On a fait des vœux.

Je m’énervais. J’me suis fait une écharde dans la main. Tu me l’as enlevée avec tes doigts même pas d’ongles. J’ai le cœur qui bat dans la paume.

Nos plus grands moments, c’est sûrement quand on joue aux émotions ou quand on se taponne chacun la face pour trouver c’est qui qui peut être le plus laid des plus laids, mais on finit toujours par se trouver beaux faque on se met à fourrer la porte ouverte fuck you world.

Faudrait vraiment pas que tu meures.

Les grains de beauté l’été

13 MAI 2013

« Ce soir-là on haïssait les gars de toutes les sortes,
même les super beaux. »

J’avais un coup de soleil en forme de fleur séchée sur l’épaule droite pis un autre en forme de béluga sur la cuisse gauche. Ma peau fabrique des motifs l’été, je suis jamais vraiment unie. Mais ça m’aide quand j’suis gênée, ça me donne un sujet de conversation facile à développer. Exemple : « Check sur mon épaule on dirait un pays qui existe pas, tu le vois-tu ? » C’est original, ça surprend, c’est un peu drôle, ça montre que je peux rire de moi-même. Ça détend tout le monde, l’autodérision.

Un soir d’été en particulier, j’avais peu confiance en moi, je me sentais épaisse de la peau, je me sentais pas mémorable de la face, je trouvais que je ressemblais à rien, ça me gossait. Je me promenais en trottinette sur les trottoirs de la ville avec mon amie qui a un nom composé pas rapport, pis je trouvais que mes cheveux qui flottaient dans le vent du soir me donnaient des airs de conne qui pense que se sécher les cheveux avec le vent du dehors, ça fait plus beau qu’avec un séchoir comme tout le monde.

En tout cas, j’étais pas ben. Du corps. De la face. Des bras de poulet. Des genoux bleus. Des coups de soleil en forme de ta cousine.

Mes yeux verts avaient sûrement tourné au brun pour faire chier. Mais c’était l’été, mes shorts étaient courtes, on voyait mon bourrelet de fesse, on venait de manger un Blizzard extra Skor au Dairy Queen sur Sainte-Cath Est, j’en avais étendu dans les cheveux de mon amie, son toupet était toute gommé, c’était un soir de semaine qui surprend sur le tard. Mon amie avait un beau profil même avec ses cheveux croûtés. Elle rockait crissement la couleur brune de ses yeux pis sa confiance était dans sa peau brûlée égal, pas de démarcation de maillot de bain. Je sais tellement pas comment elle fait, je size pas son talent de bronzage.

Ce soir-là, on avait le cœur lourd. Elle parce que son chien Yago avait le cancer de la patte pis aussi parce que son chum avait frenché une blogueuse mode de banlieue dans les toilettes d’un bar la veille, moi parce que j’étais toute seule en TA en général, globalement pas mal tout le temps, pas mal

depuis longtemps. La prochaine étape de ma solitude, c'était sûrement l'immunité à tout sentiment. J'avais peur. Qui qui survit à ça, l'immunité émotionnelle ? C'est ben trop épeurant, personne peut vraiment handle ça, en tout cas pas moi certain.

Ce soir-là on haïssait les gars de toutes les sortes, même les super beaux. Même ceux aux beaux mollets avec du poil et peut-être un tattoo de madame espagnole dessinée à gros traits avec les yeux morts pis les cheveux enroulés dans des rubans. Même ceux avec des cheveux courts sur le côté, genre rasés à 1, pis le top plus long, à la soldat courageux du Plateau. Même ceux avec des cami Obey qui coûtent cher au Off The Hook. Même ceux avec une craque entre les deux palettes ou la narine percée, même ceux avec des bas de motocross dans les Vans, même ceux avec des doigts magiques, même ceux avec une bouche de pub de Lypsyl pour homme, même ceux même ceux même toutes ceux-là.

Y étaient toutes laittes non négociable. Même ceux qui disent je t'aime, même ceux qui écrivent des tounes sur notre fougue, même ceux qui rêvent qu'on se marie, même ceux qui savent tresser des cheveux, même ceux qui font pas de fautes d'orthographe, même ceux qui rient de nos jokes, même ceux qui pleurent, même ceux qui désinfectent nos bobos de saoule téméraire avec de la vodka, même ceux qui trouvent qu'on est belle en bikini malgré notre mou de ventre de cocktails au jus de fruits avec ben de la grenadine, même ceux qui collent pas le matin, même ceux qui écoutent pas la télé, même ceux qui lisent la chronique de Foglia, même ceux qui ont pas Facebook, même ceux qui travaillent chez Sid Lee, même ceux qui boivent des espressos courts, même ceux qui collectionnent les cicatrices, même ceux qui achètent tout le temps des cossins sur Kijiji, même ceux qui même ceux qui même toutes ceux-là. Pas beaux. Pantoute.

En plus de tout ça, on se sentait mal d'avoir mangé chacune un gros Blizzard. C'est con, on a toute pour nous, mais on chigne parce que nos shorts deviennent serrées en esti quand on se sucre le bec le moindrement.

Ça fait chier la couture dans la crotch, le bouton qui va peut-être lâcher devant tout le monde sur Sainte-Cath. Tragédie.

En stationnant nos trottinettes dans un buisson, on feelait finalement pour vivre autre chose que des cheveux dans le vent sale et des shorts pas confortables alors on est rentrées se changer pour se sentir à nouveau comme des filles à l'aise avec ce que Jésus leur a donné (des longues pattes pis des grains de beauté gênants). Nos hanches enfin libres dans des robes Ardène avec rien en dessous, on se promenait un pied devant l'autre à regarder qui qui nous regarde, un pied devant l'autre à vraiment pas tant avoir de plan de soirée à part marcher pour marcher pis se raconter la fois qu'on a volé une Mini Cooper à Bromont juste parce qu'on se disait que ça serait awesome de raconter ça à quelqu'un qu'on voudrait impressionner, a.k.a. n'importe quel gars chaud excité par la témérité de deux enfants gâtées avec des pas pires boules (grosseur parlant).

Durant notre marche, on croisait des prostitus, des vendeurs de poud déguisés en hobos, des enfants lâchés lousses même ben tard le soir pis des jeunes parents qui sont pas sûrs. Au début, on trouvait rien d'autre pis vite on a trouvé quatre gars, comme dans le scénario d'un road movie que j'écrirai jamais.

Le premier était grand et trop jeune, maigre et musclé. Sainement musclé genre j'ai-une-génétique-longue-et-forte-mon-père-est-français-ma-mère-look-vingt-quatre-ans-sharp. Le deuxième était good-looking, il devait sûrement fourrer beaucoup avec son cœur pis pleurer des fois. Il était pas trop grand, pas trop petit, on aurait pu le confondre avec les gars qui ont l'air bad ass et sensibles à la fois sur le Tumblr de n'importe quelle fille qui rêve en magasinant online et qui se fait tatouer les avant-bras pour ressembler aux blondes de ces gars-là. Le troisième aurait pu être le personnage principal d'un roman de Dominique Demers, il était spécial et petit et bronzé et ses grains de beauté de visage voulaient vraiment dire je t'aime. Le quatrième, c'était très sûrement le mien. Il était grand comme

moi, ses cheveux disaient non, ses yeux étaient la chose la plus bleue de la planète Terre pis son chest et ses bras semblaient assez forts pour me soulever même ben saoul.

On les avait croisés en face de nulle part, ils gossaient avec du papier journal pis des allumettes, on aurait pu penser qu'ils avaient moins de douze ans vu leur hobby de fin de soirée, mais sérieux c'était cute. Les quatre gars étaient beaux (d'une manière particulière), ils auraient pu avoir au moins cent deux likes sur Instagram si je les avais instagramés faque on les a salués avec nos mamelons sur les hautes.

Au début, on était gênés les six ensemble, on savait pas si on devait commencer par se cruiser ou tout de suite s'aimer, comme quand tu pars en wénébago avec ta famille pis que tu crées une relation amour-haine avec les p'tits gars sur le terrain de camping voisin. Mais au fin fond de mon moi, j'aurais été déçue en maudit de juste établir une amitié de saison avec le quatrième, celui avec les bras pis les yeux. J'aurais été déçue de l'entendre parler des pépiches à qui il donne des tapes sur les fesses pis à qui il dit je t'aime sans le penser. J'aurais été déçue.

Mon amie, elle, était trop en millions de morceaux à cause de son chien pis de son chum à la bouche en feu pour téter de l'attention faque straight pipe elle avait dit aux gars de quoi qui sonnait comme « en tout cas moi les boys j'pas ouverte ». Ça voulait dire « lâchez-moi j'sais que j'suis fourrabe mais contez-moi des jokes à place de vouloir me frencher ».

Rapidement, on s'est tous trouvés super beaux, on aimait ça se gosser pis se chatouiller comme quand j'étais p'tite pis que je trippais ben raide à jouer à « les gars attrapent les filles », je pense que j'étais en plein power trip dans ce temps-là, esti que j'aimais ben trop ça pour être normale, c'est full sexiste comme jeu. Faut m'analyser, qui qui veut m'analyser ?

Mon amie avait fumé un joint (moi je fume pas de joint parce que je deviens vraiment conne), alors elle était dans les vapes. On essayait de

trouver où elle avait stationné sa Volks, mais elle avait un maudit gros trou de mémoire faque les six ensemble on cherchait le char. Moi j'avais déjà grimpé sur le dos du quatrième, on est devenus vite du scotch tape.

Y faisait chaud, je glissais un peu de sur son dos, il était en cami, il suait comme un vrai gars qui a full chaud, moi je disais à mon corps de pas trop transpirer, mais quand même, oui, on glissait. Ça contredit ma comparaison avec du scotch tape, mais pareil.

On cherchait une façon de vivre quelque chose d'assez beau pour le raconter longtemps, tout l'été idéalement. On cherchait des cachettes dans la ville, des maisons hantées, des lucioles malades, des enfants perdus, un stand à hot-dogs abandonné, des animaux qui existent pas. Pis finalement on a trouvé une piscine pleine d'eau frette. Le gars au cœur sexuel, il voulait faire un concours de bombes, le grand slack un peu musclé voulait qu'on se crisse tout nus, le personnage de roman pour ados voulait faire des longueurs, mon amie voulait faire des chandelles, moi je voulais frencheeeeerrrrrrrrr.

On a toute faite. Dans l'ordre.

C'était une soirée réussie parce que check, je la raconte encore et encore.

J'aime ça nous imaginer chacun de notre bord en train de raconter tout ça dans notre journal intime, mais je pense que c'est trop beau pour être vrai, y a ben juste moi pour avoir un journal intime à notre âge. Anyway, c'est plate ce que j'écris dedans, je dis genre : « Ouan fait beau chu ben j'ai mal au poignet lui y est cute elle est conne. »

Des affaires de même. Qui qui veut lire ça ?

En revenant de la piscine, j'avais les yeux qui chauffaient, plus je frottais, plus y étaient rouge Baywatch. Les gars trouvaient ça drôle, mon amie moins parce qu'elle s'inquiète souvent pour mes yeux. Sur leur balcon, le soleil se levait, on pouvait regarder le fleuve en avant pis en arrière, on

pouvait checker le Stade, on pouvait faire les deux. Alterner. Alterner aussi entre la rue en bas et les prostitus (surtout celle qui fait des non avec sa tête), entre le livreur à vélo du dépanneur 24 heures pis les chats qui savent pu y sont où dans la vie. Le soleil était presque réveillé au complet, on voyait nos faces dans la lumière, on était aussi beaux que dans le noir de l'été, c'était bon signe. On se trouvait encore drôles, on avait sûrement envie de fourrer, mais tout le monde est gêné au début. Surtout pour ces affaires-là.

Le voisin fumait sa première cigarette en bas des escaliers, les mini rayons en pleine face. Déjà là, c'était dur pour ses yeux, il devait pas sortir souvent. Il nous regardait, il souriait, je pense que ça lui arrive pas souvent de sourire, surtout qu'avec juste une palette c'est moins tentant. Il a dit : « Ça nous aide à y croire de vous voir encore debout, vous vous aimez, j'ai deviné. »

Ce matin-là, le voisin nous a jeté un sort. Parce que depuis, on se sent toute bizarres, on dirait qu'on pourrait même respirer en dessous de l'eau tellement on se sent pas comme d'habitude.

Vers 10 h, mon amie est retournée dans sa Volks (on l'avait retrouvée), elle a conduit trois rues jusque chez son chum qui a frenché une blogueuse mode de banlieue qui prend des cupcakes en photo pis elle a fait l'amour quand même (faut pas lui en vouloir, le dude est chaud, pis anyway ils se réconcilient vite, ils fit ciboire).

Moi je savais que le gars avec les yeux bleus et les cheveux fins et les bras forts avait encore envie de frencher parce que frencher dans une piscine c'est comme dire je t'aime sur la brosse. J'trouve. Tranquillement pas subtilement, on a marché sur pas la pointe des pieds jusque dans sa chambre pis on s'est crissés tout nus. Son corps était encore plus fort que ses bras, je veux dire qu'il allait sûrement me brasser pas mal, mais des fois c'est ben correct (maman, lis pas ça). Moi faut pas oublier que j'avais un

zoo au complet de brûlé sur la peau, y avait même de quoi qui ressemblait à un iguane sur ma cuisse gauche. Il trouvait ça beau, il disait que c'était con de toute façon les filles qui sont full brunes égal. Je soupçonne que c'était pour pas que je choke le sexe. On savait tous les deux qu'on allait aimer ça se toucher partout longtemps jusqu'au souper pizza-ghetti qu'on avait planifié entre deux longueurs à la piscine.

Ben essoufflés, les deux la tête sur le même oreiller, on riait de nos doubles mentons, on riait aussi du bleu qu'il allait sûrement avoir parce que je lui avais garroché mon talon sur le tibia en essayant d'embarquer par-dessus lui comme une championne des positions variées.

Ce moment-là avait rien à voir avec les insécurités de corps, de face de côté, de nez pas assez discret, de bourrelet occasionnel, de cheveux mêlés, de doigts maladroits, de dents qui se cognent. Rien à voir avec la sexualité qui s'oublie vite. On parlait de son balcon qui va bientôt sacrer le camp, de mon passé secret de danseuse hip-hop, de mon amour pour Missy Elliott, de mon obsession pour les chandelles qui sentent le dessert, de son voyage dans le Maine avec son ex hypocondriaque, de mon oreille qui fuck quand je fais du vélo (trop de vent).

C'était le fun pis c'est encore le fun. La preuve, hier y a fallu aller à l'urgence parce que j'avais une crampe dans la langue. On riait, l'infirmière nous croyait pas.

Pis après ça on a braillé parce qu'on pouvait pu se frencher.

Ma qualité c’est la patience

24 NOVEMBRE 2013

« J’ai hâte qu’on se couche un par-dessus l’autre pis qu’on passe une nuit au complet à se souffler dans la face. »

Être in love comme dans les films, genre comme dans Love Actually, ça se peut.

Les seins qui pointent le ventilateur tout le temps. Les doigts qui se collent à une face, du scotch tape deux bords au bout de chaque doigt.

Ça arrive à tout le monde, les grands sentiments. Stresse pas, ça va venir même si tu te dis « fuck you moi j'ai juste pogné des laittes du cœur ». Mais c'est un long chemin tough à pédaler quand mettons t'es en vélo de l'amour dessus. Moi je pars pas d'avance, je suis pas solide sur deux roues à la base.

Pis on pense que c'est de la faute des gars, han. Parce que leur face change pas souvent d'émotion, parce qu'ils réfléchissent pas tant que ça aux affaires de battements de cœur pis d'yeux qui se mouillent. Parce que les gars cherchent pas plus loin et que les filles se perdent dans des voyages impossibles vers des pays intérieurs qui existeront jamais sauf dans les livres que personne finit sans pleurer jusqu'à en mourir noyé sous le poids de nos questions vraiment pas nécessaires.

Les gars ça leur coupe le souffle de nous suivre. Ils nous lisent mal. Ou ils nous lisent pas pantoute, on saura jamais. Je pense que la plupart du temps, ils essaient de nous deviner et ça fonctionne pas, ils sont pas capables de voir clair dans notre féminité et dans nos sentiments fougueux de filles. C'est trop grand pour eux ; notre imagination, nos élans, nos surprises, nos secrets, nos histoires de peau lisse et d'yeux dans l'huile. Faque ils abandonnent.

Quand ils essaient de nous lire, ils font ça en diagonale, ils nous survolent parce que c'est compliqué en dedans de nous. C'est un labyrinthe de princesses de Disney version réalité avec de la sexu pis des grosses chicanes où tu lui pitch ton cell dans la face pis après tu regrettes parce que l'écran est tout craqué. C'est ça pour eux.

Ils sont pas capables de comprendre ça veut dire quoi un soupir, un long soupir de samedi soir sur le divan. Ils connaissent pas ça les soupirs, nos soupirs qui veulent leur montrer qu'ils devraient nous regarder nous dégonfler à la place de checker The Avengers avec Scarlett Johansson qui fit crissement ben dans sa combinaison en tissu qui existe pas.

On se dégonfle assises dans le divan à pas sortir, à parler d'applications iPhone, à pas se faire toucher. À envier Scarlett pis à vouloir faire un threesome avec en même temps.

Des fois on passe des vies entières en une soirée à essayer de les comprendre, à faire la moitié du chemin ou même à faire toute le chemin. On aimerait ça toujours savoir comment les prendre, on essaie fort de les lire et de les apprendre par cœur, comme quand moi je faisais des exposés oraux sur les geishas à chaque année de mon secondaire. Pareil ou presque.

On peut pas supporter de pas la regarder, leur face. Et ça nous déchire de passer des heures dans la même pièce pendant qu'ils savent pas qu'on est là vraiment. Et ça nous déchire d'être partagées avec des grandes distractions. On est jalouses des chats, de la télé chère, du nouveau iPhone 5, des grilled cheese maison, des amis qui couchsurf, du piano, des zombies.

Une fille, c'est comme un journal intime pas de cadenas. Un journal intime laissé ouvert sur le comptoir par exprès, méga prêt à ce qu'on le lise à voix haute et qu'on fasse un blogue avec.

On rêve qu'ils s'en peuvent plus de sneak in dans nos pages d'intimité, qu'ils meurent d'envie de toute savoir ce qui se passe dans notre tête à tous les jours.

Ça nous arrive toutes de feeler comme ça. Même à celles qui te garrochent dans la face de l'amour grandiose à coups de soupers aux chandelles sur Instagram pis de voyages au Pérou main dans la main pis de cadeaux en or pis de fiançailles à Punta Cana.

Souvent, je vais me coucher au fond de l’appartement dans notre pièce qui est censée être à nous deux, mais il s’en occupe tellement peu que ça sent juste moi entre les quatre murs. Ça sent mon tout-seul ; le Youjizz dans le iPhone, le linge qui empeste le café, les chandelles aux cupcakes dégueulasses, les photos du secondaire où j’ai l’air de pas m’aimer, la contraception sur la table de chevet, les bagues dans le pot en porcelaine, les cotons ouatés avec les manches comme des mouchoirs, les élastiques à cheveux, les bobettes transparentes qu’il faut vraiment pas avoir de poil pour les porter.

Je vais me coucher là pis j’attends au lendemain matin, mais je me lève en plein milieu de la nuit, je marche jusque dans le salon, je le vois là qui regarde la télévision les yeux fermés, les jeans serrés, la casquette sur la tête. Pis il fait le saut parce que mes chevilles craquent.

C’est long, il faut que j’attende après son cœur pour qu’il se réveille comme il faut, il faut que j’attende après ses yeux pour qu’ils se décollent et qu’ils se rendent compte que j’ai attendu toute une nuit dans la pièce du fond à rouler dans les couvertes neuves, à avoir chaud pour rien, à me friser les cheveux avec l’eau qui perle dans mon sommeil singulier de fille qui dort toute seule. C’est pas censé se passer comme ça.

On devrait être synchronisés dans nos sentiments, vouloir les mêmes affaires, éternuer en même temps, chercher le vent à la même place, loin devant sûrement. Ou dans les marges des amours ordinaires.

Parce que c’est insupportable de vivre les choses comme les autres les vivent, c’est insupportable de respirer le même air, c’est insupportable de se toucher aux mêmes places que les autres. Pour se supporter ensemble il faut vivre à travers des yeux de film.

On pense que notre orgueil nous rend spéciaux aussi, mais on s’entre-tue à tirer la couverte chacun de notre bord, à s’aimer tous les jours avec trop de fierté.

Il faudrait être capables de retomber en amour tout le temps à cause de rien. De se trouver laittes pis de s'aimer pareil. De se voir changer pis s'aimer encore plus. Mais à la place, on regarde la télé chacun sur son divan à pas se toucher, à pas se sentir, à se checker du coin de l'œil pendant les annonces, mais pas longtemps, juste deux secondes.

J'ai hâte qu'on se couche un par-dessus l'autre pis qu'on passe une nuit au complet à se souffler dans la face.

J'ai le goût que les scènes de sexualité dans les films d'action dégueu nous donnent envie de fourrer mieux.

J'aimerais ça qu'il comprenne que j'aime Taylor Swift, mais que pas vraiment dans le fond. Mais que je l'aime là. Mais pas en même temps. J'aimerais ça qu'il comprenne mon amour bipolaire pour la country pop émotionnelle.

Mais on n'est pas pareils.

J'aimerais ça qu'il comprenne que je peux pas manger des pizzas pochettes à chaque repas, mais que c'est vraiment pas parce que j'ai peur d'avoir un nouveau bourrelet. J'aimerais ça qu'il comprenne ma passion pour les chips de kale pis le quinoa la fin de semaine.

J'aimerais ça qu'il me tienne par la main même si c'est pas confo, même si c'est juste les gens qui se promènent au Quartier DIX30 qui font ça ben relaxe le dimanche.

J'aimerais ça qu'il comprenne que Sex and the City c'est du génie pis que la gymnastique ça torche le UFC.

Mais on n'est pas pareils.

Pis en même temps, en même temps d'être pas pareil comme moi, il comprend tout le reste en me surprenant à chaque minute ; en se souvenant de ma couleur prèf (vert forêt), en essayant fort d'apprendre comment me faire une tresse en cachette de ses amis, en acceptant facile d'appeler notre

nouveau chien Vincent parce qu'une fois j'ai rêvé qu'on adoptait un chien pis qu'on l'appelait Vincent pis que depuis cette nuit-là, c'est sacré comme nom de chien.

C'est sûrement ça l'amour. Pas être pareils. Être maladroits tout le temps à pas savoir comment se prendre, à se flatter dans le mauvais sens, à s'embrasser avec trop de salive, à attendre que l'autre agisse comme dans nos rêves pis être déçus finalement.

Faut peut-être juste se laisser tomber dans des bras de gars qui savent pas plus que nous comment aimer. Faut peut-être arrêter d'essayer de comprendre pourquoi ils changent pas trop souvent d'émotions de face, les laisser nous analyser à leur manière. Dans le fond, ils courent après le bonheur autant que nous.

Il faut juste être patientes. Faut que ça devienne notre qualité. Pis je sais pas si j'aime ça.

Ce qui est beau

15 DÉCEMBRE 2013

« Des fois j’aimerais ça avoir la machine qui ressemble à un dildo dans Men in Black pour faire oublier les choses dangereuses. »

Mon amie (ma presque seule amie) qui a un nom composé pas possible m'a appelée ce matin, pour me dire qu'elle avait une date avec un gars du Saguenay qui s'est frayé un chemin pas pire pantoute dans la beauté de la ville. Genre que beaucoup de filles le connaissent, il fait bouger les groupies les mardis soirs quand il fait moins mille dehors, il signe des fausses boules pis il sent le déo. Toutes les filles aiment ça les gars qui sentent le déo, si on faisait un sondage sérieux j'aurais raison.

Pis le gars, en plus de sentir le bâton de dessous de bras, il a des amis restaurateurs pis d'autres dans des bands qui vont à Tout le monde en parle.

Au bout du fil à matin, j'ai dit à mon amie : « Jackpot, Suzanne-Caroline. »

Alors là, en ce moment, elle est en pleine date, elle est assise sur le bout de sa chaise en bois massif foncé choisie par une décoratrice autodidacte pis elle explose des yeux à faire rire l'accent du gars. Elle mouille des paumes à pas savoir quoi dire quand c'est un peu silence. Elle mâche pas assez son souper parce qu'elle a peur de garder des cochonneries entre ses deux palettes. Elle trouve sa bière dégueulasse, Mylène-Véronique. Pis elle le fait rire, je suis sûre, c'est tout le temps elle qui invente les jokes les plus drôles de la planète. (Moi je les lui pique pis je prends les crédits humoristiques. Elle m'en veut pas, je les raconte mieux, c'est elle qui le dit.)

L'imaginer au restaurant à angoisser pour tout, ça m'oblige à me rappeler mes anciennes activités de bout de chaise, de bière chère dégueu pis de mains toutes mouillées parce que j'ai peur de dire ostie trop souvent. Ostie que je le dis trop souvent ce mot-là. Mais je l'aime faque fuck toute. La fois que je me suis twisté le plus le cœur durant un rendez-vous galant, j'avais pas tellement peur de dire ostie tout le temps parce qu'il fallait que je me débrouille avec la langue des anglophones, celle qui me rend awkward à part quand je suis saoule. Pour faire d'une histoire longue et langoureuse et meurtrière et anglophone et sexuelle une histoire courte et sexuelle : le gars

qui avait volé mon cœur en Californie y a ben trop longtemps (donc du temps que j'étais vierge) avait acheté un billet d'avion pour Montréal sur le pire coup de tête de l'histoire des coups sur la tête. Je l'attendais au métro Mont-Royal, y faisait moins trente pis les cannes de Noël que j'ai à la place des jambes grelottaient autant que mes lèvres bleues cachées par du rouge à lèvres qui tache pas parce que, you know, je voulais frencher sans que ce soit malaisant.

Les traces de rouge autour de la bouche c'est assez gossant pour empêcher un gars de vouloir te frencher. Toutes mes félicitations au scientifique du monde des cosmétiques qui a inventé le maquillage qui tache pas la face des gars dans les moments de fougue buccale.

J'étais trop d'avance, je suis tout le temps d'avance, j'suis pas comme les filles qui arrivent pile-poil juste assez de minutes en retard pour se faire désirer pis faire peur aux gars qui se disent dans leur tête « elle vient-tu, elle vient-tu pas, j'ai le goût de fourrer encore plus à attendre après elle de même, elle fait-tu par exprès ».

Oui, elle fait par exprès. Mais moi non, j'ai pas catché ça encore parce que je suis plus ou moins vite sur le piton avec les boys, surtout pour des dates que je suis pas sûre. Genre pour celle avec le grand gars du band pas bon qui oubliait tout le temps mon nom. Non c'est pas Andrée-Maude mon nom maudit tapon qui apprend pas les affaires importantes par cœur. Lui, il devait sûrement être poche dans ses oraux à l'école. Il oubliait aussi souvent comment frencher comme du monde. Anyway. Pas le meilleur catch.

J'étais d'avance, je grelottais comme c'est pas permis pis mes collants me piquaient les jambes en bâtons de Mr. Freeze bleu. Ma fausse canadienne de l'Armée du Salut qui sentait encore un peu le vieux était pas assez chaude faque j'étais sur les pines pis je savais vraiment pas si c'était à cause de la température ou à cause de l'Américain qui s'en venait me brûler le dedans ben comme il faut. Ce gars-là, de ce que je me rappelais, il était

capable de me chauffer le corps presque assez pour que je pogne en feu. Je pense qu'il avait fait par exprès pour arriver en retard comme une conne qui veut se faire désirer, alors dans ma tête je me suis dit mille fois « il vient-tu, il vient-tu pas, j'ai le goût de fourrer encore plus à attendre après lui de même, il fait-tu par exprès ».

C'était pas moi la fille, c'était lui.

Il avançait très lentement comme pour que je veuille encore plus faire l'amour avec. Il avait les mains dans ses poches et je pouvais voir ses tattoos de poignets sortir de son manteau militaire sûrement acheté chez H&M dans le temps que personne connaissait ça. Ce dude-là avait des rabais chez American Apparel bien avant tout le monde parce qu'il avait toute avant tout le monde. Il buvait du café à quatorze ans pis pas longtemps après, son moyen de transport principal c'était un Chopper. Je pense que ça, ça s'appelle de l'avant-garde, mais sérieux, tu fais pas des enfants forts quand ta qualité numéro un c'est l'avant-garde.

Anyway encore.

Il avançait tellement lentement que j'ai eu le temps de me demander comment ça il était là, pis comment ça moi j'étais là, pis comment ça se faisait que du haut de mes dix-sept ans, dans le temps, il avait voulu me frencher pis m'ajouter à sa liste de filles de vie. À l'époque, j'avais pas de totons (juste des mamelons awkward), j'avais pas de confiance en dedans de moi, j'avais un sticker Billabong collé sur ma Accent Sport pis je voulais aller étudier le ballet jazz au cégep de Saint-Laurent. Six ans après j'espérais qu'il s'en souvienne pu pantoute. Des fois j'aimerais ça avoir la machine qui ressemble à un dildo dans Men in Black pour faire oublier les affaires dangereuses. Genre l'affaire du ballet jazz surtout.

Il était de plus en plus proche, j'avais le nez qui coulait un peu, pas trop, mais c'était clair que si on s'embrassait le moindrement dehors j'allais le beurrer avec mon liquide hivernal. Quand il a sorti sa main de sa poche, j'ai

vu ses nouveaux tattoos de doigts (des lettres pas lisibles qui veulent dire qu'il aime sa famille sûrement) pis ma face s'est vite collée à sa face pour lui souhaiter la bienvenue au pôle Nord en lui embrassant les joues rudes de gars qui est né avec une barbe. On parlait pas beaucoup parce que mon anglais était rouillé pis lui il parle tout le temps avec ses yeux vraiment trop beaux faque moi ça m'enlève tous les mots de la gorge pis c'est un cercle vicieux qui nous garde prisonniers dans un silence pas confo, mais très sexu.

En entrant dans le bar, y avait quelque chose d'urgent dans mon corps. Je cherchais des yeux des gens que je connaissais, comme pour leur montrer mon trophée de gars exotique. J'étais contente parce que mon ex qui chante des tounes fucking tristes était dans l'entrée pis on le sait toutes, han, les gurlz, que c'est la plus grande victoire de fille de croiser son ex avec une pancarte dans le cou qui dit « gnan gnan gnan gnan gnan check mon trophée ».

On est connes.

Des fois, on oublie presque que la vraie vie c'est pas les bières trop pétillantes pis les fausses fiertés pis les minutes de retard. Des fois, on oublie que c'est nos défauts qui sont beaux, que c'est quand on est vulnérable que c'est beau, que c'est quand on se trompe pis qu'on sait pas trop. C'est ça qui est beau.

On oublie que c'est notre face qui se déforme dangereusement quand on rit beaucoup qui est belle, que c'est notre rouge à lèvres qui dépasse un p'tit peu qui est beau, que c'est nos cheveux avec des nœuds dedans qui sont beaux, que c'est nos anecdotes de rides d'autobus qui sont drôles, que c'est l'histoire de la fois qu'on a vomi sur notre premier chum qui est drôle, que c'est la fois qu'on s'est cassé les deux palettes d'en avant en allant voir notre cousin jouer au hockey qui le fait rire, le gars-trophée.

On oublie tout le temps que c’est des affaires de même qui nous transforment en vrai mythe sain qui va durer. Qui vont le faire rêver pis se retourner dans son lit quand on n’est pas là. C’est notre vernis à ongles vert dégueulasse, c’est notre joke plate des deux grains de sable dans le désert, c’est notre mauvaise habitude de dire ostie quand on n’a rien à dire justement, c’est les mailles dans nos collants cheap du Ardène, c’est nos genoux bleus, notre grain de beauté sur l’aine, les photos de notre chien sourd, les poèmes qu’on écrivait en secondaire 2 sur Wilfred LeBouthillier, notre (petite) collection de films avec Freddy Prince Jr., nos collages raboteux d’exposés oraux sur Coco Chanel cachés dans le garde-robe chez les parents. C’est tout ça.

C’est vraiment pas le outfit qu’on a choisi de porter après avoir consulté une blogueuse mode qui essaie toujours de nous convaincre que des bas dans des talons hauts c’est tendance pis que des smoothies pas buvables c’est un déjeuner santé. C’est vraiment pas notre ombré de cheveux fait par une coiffeuse avec des tattoos pis un mohawk, c’est vraiment pas notre manucure du Bar à Ongles sur Saint-Lau, c’est vraiment pas notre talent pour rédiger des beaux statuts Facebook, c’est vraiment pas nos amis web, c’est vraiment pas notre ex célèbre, c’est vraiment pas notre rire poli pis trop prudent, c’est vraiment pas notre bon goût pour les vins pas si bons, c’est vraiment pas le métier de notre père, c’est vraiment pas la déco vintage de notre appartement.

On est connes faudrait se réveiller pis se checker comme il faut.

Ce soir-là, je me checkais pas pantoute. J’ai fini par fourrer les yeux fermés pis pas avoir faim pour déjeuner, j’ai fini par lui dire bye en pleurant pas pis en écrivant sur Facebook que la vie c’est une bitch. Le dude à cette heure-ci, il doit sûrement écouter les mensonges d’une autre fille qui avale sa bière tout croche parce qu’elle était trop gênée de commander un Seven-up grenadine.

Pis moi, à cette heure-ci, je le dessine dans mon journal intime avec un crayon-feutre qui a pu ben ben d’encre dedans. Mais je sais même pas dessiner, j’suis mêlée.

J’aurais dû me checker ostie.

Les passe-temps

5 JANVIER 2014

« Suffit d’un inbox pour fourrer un soir sur trois. Tout le monde sait ça. »

Dans la vie en général, amoureusement parlant, j'ai eu de la chance en or. On pourrait peut-être m'offrir une médaille d'ambassadrice de l'espoir amoureux tellement j'ai été chanceuse. J'ai commencé ça smooth avec un gars qui avait un cœur en forme de chien doux, un gars pas mal le fun pour l'œil pis fin avec mon père. Genre il jasait de vin avec lui pis il goûtait à ses hors-d'œuvre à la gélatine de piment dégueulasses (mon père se prend pour chef Louis).

Ce gars-là était vieux, peut-être un peu trop, mais son BBQ était tout le temps sur la coche pis son cousin c'était José Théodore. Il frenchait bien, il frenchait pas trop wet, pis ses mains savaient vraiment ce qu'il fallait faire avec une fille comme moi qui était pas trop sûre de son corps.

Mais après presque deux ans, une jeune fille encore adolescente-conne ça se tanne d'un cœur en forme de golden retriever. Faque toute seule dans mon appartement sur Saint-Joseph, je me suis mise à chercher sur le web des fausses célébrités locales qui pourraient peut-être m'électrochoquer le cœur bien comme il faut.

Suffit d'un inbox pour fourrer un soir sur trois. Tout le monde sait ça.

J'avais trouvé un gars qui ressemblait à un acteur des films de Bertolucci, on se voyait une fois de temps en temps, on mangeait des sushis, j'étais tout le temps malade pis lui aussi. Je me rappelle que je lui avais refilé ma grosse gastro.

Plus les jours avançaient, moins on s'aimait, un moment donné on s'est même rendus dans le négatif. C'est arrivé sur son toit, j'avais la bouche sèche, le rouge à lèvres pogné dans les coins, on se disait je t'aime en jouant aux contraires dans notre tête, chacun de notre bord. Je t'aime. Pas (dans notre tête).

Un matin qu'on faisait l'épicerie au Valmont pour se faire un esti de gros brunch santé, il avait arrêté de jouer aux contraires dans sa tête pis il

m’avait juste dit : « En tout cas j’t’aime pu, tu me gosses un peu, ça veut sûrement dire que l’amour est parti en courant. »

J’avais morvé sur mon manteau en fausse fourrure une quinzaine de minutes, le nez en croûte, en marchant sur la rue qui longe la vie de tout le monde de mon âge (l’avenue du Mont-Royal, si t’es pas dans la game), pis j’avais eu le goût d’appeler ma mom. Elle m’avait toujours dit qu’il ressemblait ben trop à rien pour le garder de toute façon. C’était l’hiver pis c’était surtout le jour de sa fête, je pouvais pas vraiment l’appeler pour brailler, c’est sketch de pleurer pour autre chose que pour la vieillesse de sa mère dans ce temps-là. Maudits adons de célébrations d’âge.

Après, je passais mes journées à rouler dans mes couvertes pis à me faire des selfies en rajoutant des gros mots avec Paint. Je me saoulais au vin blanc dans une tasse à café, j’écrivais des poèmes sur des gars qui portent des chandails ben trop serrés pour vivre pis des poèmes sur un grand frisé découpé en deux pis des poèmes sur un autre pas rapport avec pas de cheveux qui prend des photos de totons.

Je passais mes journées à écouter la série sur les trois blondes de Hugh Hefner, je me disais « crisssssss ça a l’air pas pire pantoute de sortir avec Hugh, j’pourrais envoyer mes photos à Playboy », mais je finissais tout le temps par pleurer à cause de mes p’tits totons blancs pis de mon nez pis de mes fesses plates.

C’était une période rough.

Je passais surtout mes journées à me demander si, dans la vie, il fallait que je me trouve une nouvelle distraction qui allait me dire que je suis belle aux trois, quatre minutes. C’est-tu comme ça que ça marche ? Ton orgueil se brise un brin, tu te sens tu-seule, t’as le vagin énervé, t’as le cœur qui a besoin de se faire flatter le velours des fesses, faque tu retournes sur Facebook chercher le gars qui gagne le concours de celui qui like le plus souvent tes photos de profil.

Pis surtout surtout, tu recommences à jouer aux contraires dans ta tête avec celui qui gagne jusqu'à tant qu'un des deux se tanne ou se trouve un humain qui sait parler tout haut. Des vraies choses. Dans le bon sens.

T'as deux choix dans le fond. Tu peux rouler dans ton lit un bon deux semaines, manger des ramens avec de la sriracha, gosser sur Facebook, te partir un Tumblr avec des photos de personnes plus belles que toi, pis finalement sortir de chez vous, continuer à vivre toute seule avec toi-même, bien dans ta peau le plus possible, aller boire une bière au bar, te trouver cute, te faire à souper, appeler tes amis, faire confiance au temps qui passe.

Ou bien tu peux juste te garrocher sur quelqu'un qui a une moustache funky sur Instagram. Rêver à lui qui sonne à ta porte, le inboxer cochon-naïf, l'inviter à La Buvette, pas porter de bobettes, fourrer dans le lit de ta coloc en vacances, l'appeler une fois de temps en temps (quand t'es saoule parce qu'il est pas assez beau si t'es pas paquetée), sortir avec parce qu'un moment donné un dude se tanne de juste se faire bootycaller, pis même pas vraiment l'aimer. Mais yo, t'as un chum la grosse, t'es safe.

T'as deux choix pour passer le temps entre les grands sentiments (les gars de ta vie) : attendre ou pas. Cultiver ta patience encore une autre fois.

Différemment.

Il faut faire quoi anyway quand on se sent toute seule pis que c'est pas supportable ? Quand on n'est pas capable de respirer le même air que soi, qu'on a envie de boucher les trous avec n'importe quoi sauf avec rien ou avec de la porn dans le MacBook ? On se trouve un passe-temps humain pis on s'en fout de lui planter des échardes dans le cœur. On fait semblant, égoïstement, juste pour pas rester pognée à chiller avec soi-même le dimanche soir à écouter Tout le monde en parle pis à tweeter son opinion qui vaut rien dans le fond.

Les filles on prend souvent le chemin easy breezy de gars bibelot. De diachylon de vie.

Pis là, avec ton chum comme une salle d'attente, tu te dis que t'es bien avec des bras rassurants qui t'enroulent les insécurités. Mais tu joues à l'ostie de jeu des contraires dans ta tête, c'est plus fort que toi.

Moi je faisais pareil, je pouvais pas m'endurer. Après les séries, les ramens, le stalking sur Facebook, le Tumblr, j'ai flanché pis je me suis mis un dude au micro-ondes pour être sûre que je valais quelque chose dans la grande vie affective. Je l'avais rencontré dans un salon de thé où tu t'assois par terre. C'est trop pas mon genre, mais je voulais essayer des nouvelles affaires vu que justement j'essayais d'être bien toute seule avec mon long corps pis mon esprit colorié aux couleurs foncées.

On parlait de thé au jasmin qui goûte la plante dégueulasse pis je savais déjà qu'on allait faire de la sexu chez nous après. J'habitais à côté sur le boulevard dans ce temps-là pis on se regardait drette dans les yeux. Ça veut souvent dire qu'on est horny quand ça arrive avec des presque étrangers. Juste pour m'assurer que j'allais pas tomber in love, j'avais pas mis de déo avant ma date, mais lui, il avait trouvé ça fucking audacieux pis son cœur avait fait mille tours de manège de l'amour pendant que le mien voyait une occasion de boucher des trous avec des sentiments inventés.

Pour pas être toutes seules, on sort avec des gars de même, des gars qui servent juste à exister dans le quotidien pas trop amoureux. On ferme les yeux pis on est capables de se convaincre que les highlights de nos saisons, c'est des soupers d'amis le dimanche à écouter son faux chum se vanter des vidéoclips qu'il réalisera jamais pis des chansons qu'il écrira jamais pis des filles célèbres qu'il fourrera jamais. On n'est pas méchantes, c'est juste de même que ça marche en dedans. On pense rien qu'à notre cœur tout crotté quand on se sent de même.

La semaine, on va étudier Madame Bovary à l'UQAM ou on calcule nos calories dans un potluck pis on parle des gars qu'on aime-fourre. On aime ça se voir sur leur photo de profil Facebook, on aime ça quand ils nous

instagram en écrivant en bas de la photo : « Moé pis ma blonde au chalet soirée Cranium hashtag noëlenfamille ».

Dans ce temps-là, on se dit « asti je pense que l'année prochaine on arrive dans la belle-famille avec un bébé, on pourrait lui faire un compte Instagram pis le gérer à deux pis publier des photos de lui qui vomit sur son one piece en tissu local, j'suis sûre que ça vaut plein de likes asti 2014 la gloire web des nouveaux bébés ».

Anyway.

Moi too je chassais la solitude à ma façon avec le dude qui boit du thé qui goûte l'air. On passait le temps, on se supportait l'un l'autre en attendant que je sois assez bien pour tomber in love pour de vrai ou mieux encore, en attendant que je sois okay pour rester toute seule.

On est folles quand on est toutes seules.

On fait des partys d'égratignures sur le cœur, on s'en envoie sur le nôtre, on en garroche sur celui des gars qui veulent juste ça, nous flatter les fesses du cœur.

Parce qu'on donnerait n'importe quoi pour pas être folles aussi.

C'est la pire affaire se dire à soi-même qu'on est correct belle, de trouver personne autour pour le dire à notre place.

Je pense que c'est ça la grande quête de la vie. C'est d'arriver à aimer ça boire toute seule au bar, à se cuisiner une recette ben tough, à s'autoféliciter le quotidien de fille capable de pas tomber en amour avec du temps acheté à des gars qu'elle aime même pas.

Faudrait peut-être arrêter de gaspiller les minutes de nos vies à essayer de chercher de l'affection.

Ostie que ça serait le fun d'être capable de faire ça.

Les compétitions

3 MAI 2014

« J’ai peur parce que je suis plus souvent pas fine que fine. »

On est toutes méchantes à quelque part, on s’en sauve pas.

On a toutes déjà souhaité la mort de la fille full plus nice que nous qui avait un nom composé funky en secondaire 1, genre Marie-Popu. On l’haïssait, Marie-Popu, avec son écriture de cœurs à la place des points sur les i pis son tamagotchi de toucan pis ses mèches au casque bleachées pis son t-shirt Paul Frank de singe avec des broches. On voulait qu’à meure (juste un peu, pas longtemps, pas la vraie mort, personne mérite ça sauf peut-être plein de monde, moi incluse).

Je me souviens parfaitement de la fois que Marie-Popu est débarquée dans la classe avec pu de palettes parce que son grand frère l’avait fait tomber d’une balançoire. J’avais souhaité fort que ses dents repoussent jamais, mais la maudite elle était tellement cute que les gars la prenaient en pitié pis ils lui capotaient encore plus dessus. Ils disaient : « Han, pauvre Marie-Popu, viens je vais mâcher ta sandwiche au jambon pour toi, ça va mieux passer dans ta gorge en velours. »

Moi j’avais écrit dans mon journal intime : « Cher Journal, ajd Marie-Popu a mangé une sandwiche prémâchée par Jean-Kool pis sa me fais chié pk est plus belle que moi même avec po de dents. Tk bonne nuit demain g de la gym tôt. »

La peur des filles ça commence aussi jeune que ça. Ça commence avant même que tu assimiles toutes tes règles du participe passé. Au secondaire, j’étais ingrate mais attachante. J’arrivais à me tenir proche de Marie-Popu, un mois sur deux elle m’aimait assez pour s’asseoir à côté de moi au lunch pis ça me gonflait suffisamment le cœur pour l’endurer le mois d’après. J’étais tellement bonne pour faire semblant d’avoir confiance en moi que je m’en sortais pas pire bien pis personne m’écœurait pis j’avais du beau linge Jacob Jr. Ça m’aidait. C’était malade.

Au secondaire on se start vraiment pas ça du bon pied l’amour entre filles. C’est une compétition de qui qui va se faire aimer le plus par Marie-

Popu, c’est une compétition de qui qui va dire la chose la plus méchante sur la fille qui vend des mousses au chocolat à la cantine, c’est une compétition de qui qui va réussir en premier à convaincre ses parents de lui acheter la jupe patchwork Diesel à deux cents piasses, c’est une compétition de qui qui va créer la chorégraphie la plus nice sur une toune de Missy Elliott. C’était vraiment pas une compétition de pipes dans le bus pis de tampon de vodka dans la noune. Je nous donne ben ça, mais quand même. On commençait mal notre vie de femmes en communauté.

À cause de ma jeunesse fragile, j’ai peur de plein de sortes de filles pis ça arrête jamais. J’ai peur de la fille qui peaufine son humour noir dans les insécurités des autres. J’ai peur de la fille qui te dit que tes nouveaux cheveux sont beaux, mais que sa face fait dire que même en secondaire 2 elle aurait pas eu cette coupe-là parce qu’elle est wise du capillaire depuis qu’elle est sortie du bijou de sa mom. Dans ton dos, elle va créer un Tumblr avec des montages de toi pis des personnages de Hé Arnold ! pis elle va faire rire toute sa gang d’amies de l’université qui ont des coupes au carré coupées drette.

J’ai peur des filles trop belles avec leurs ongles turquoise pâle pis leurs bracelets faits avec leur pierre de naissance offerts par leur grand-mère militante diplômée morte l’an passé dans un lit acheté trois mille piasses sur un blogue de meubles vintage. Ces filles-là elles transpirent pas pis leurs mains sont douces, elles font jamais d’eczéma entre les doigts comme n’importe quelle fille qui stresse un minimum dans la vie urbaine. Ces filles-là elles boutonnent leur chemise jusqu’en haut pis ça les étrangle jamais jamais jamais. Elles portent leurs bottes de pluie fucking chères vraiment juste quand il pleut pis leur appartement sent jamais la litière pour chat. Il sent tout le temps le linge propre pis le plant de basilic en santé pas acheté chez IGA.

J’ai peur des filles trop drôles. Elles font rire les gars à gorge super déployée pis c’est toujours à elles que les plus beaux envoient des snapchats

comiques de leur chien spécial qui marche sur deux pattes habillé en monsieur. Moi je reçois jamais rien d'eux autres, c'est toujours les drôles qui profitent de l'intimité des beaux dudes. Ils capotent sur l'humour absurde des filles assez wise pour miser sur leur répartie plutôt que sur leur cul tight. Ça me fait peur de prendre un risque de même moi. Pas elles. Elles, elles disent : « Check comment je suis capable de rire de la grosse madame dans l'autobus sans que ce soit méchant, check comment ma brillante observation sur ton quotidien déprimant me donne des airs de n'importe quel humoriste genre Louis-José Houde. »

Ouan, ces filles-là arrivent à faire sentir n'importe quel gars comme la muse d'un sketch des Grandes Gueules. Ça start leur feu brûlant en dedans pis ils trippent. Sur la fille drôle. Moi, à part ma joke des deux grains de sable dans le désert, je suis plus ou moins outillée pour faire oublier au dude-que-je-désire-autant-que-DiCaprio que j'ai vraiment pas les totons de Kate Upton.

Quand on trippe sur des gars, on devient self-conscious pis on oublie nos talents pis on se check les défauts de corps pis on se dégonfle pis on rate nos jokes à développement pis on bégaie pis on se met à avoir le hoquet pis on peut pas finir notre punch.

J'ai peur des filles assez petites pour sortir d'une voiture deux portes easy breezy. Moi j'ai beau essayer de rester habile dans mes mouvements, j'ai quand même l'air d'une fille qui s'est pliée en quatre pour rentrer sur la banquette arrière. Pis si je porte une jupe, c'est sûr qu'en sortant, je montre mes bobettes à tout le monde sur le trottoir. Quand je passe vraiment pas une bonne journée là.

Aussi, j'ai peur des filles plus fines que moi. Parce que moi j'haïs ça les enfants, les bébés animaux, les vidéos de mamies qui gossent pour la première fois avec un ordi, les chorégraphies de danse à couper le souffle d'une gang d'enfants dans un gymnase d'école. Ça me touche pas la bonne

cuisine, ça me touche pas les couples fucking cutes sur Insta, ça me touche pas les photos de ton jardin maison, ça me touche pas le nouveau outfit de ton bébé, ça me touche pas la vidéo de lui qui rampe comme n'importe quel autre enfant qui rampe, ça me touche pas les vieilles photos de tes parents, ça me touche pas le diplôme de police de ton p'tit frère, ça me touche pas ta place de yoga trop sweet, je prendrai jamais le temps de m'informer sur toutes ces affaires-là.

Mais les filles plus fines que moi, elles, oui. Deux fois plutôt qu'une même. Pis je les envie. Elles vont donner dix piasses au sans-maison qui crèche dans le portique de l'église à côté pendant que moi je me sens tout croche de pas avoir une cenne à lui donner. Je pense ben trop à mon temps qui file pour écouter son histoire de vie.

J'ai peur parce que je suis plus souvent pas fine que fine. C'est rushant, être égoïste. Mais j'essaie de m'améliorer, ça me travaille full d'être dans la catégorie des pas fines. T'sais c'est pas évident de se vendre quand t'es soft-méchante au quotidien. Dans une compétition de qui qui va sauter à l'eau le plus vite pour sauver le p'tit chien, c'est sûr que je perds parce que no way que je me mouille pour un caniche qui coule des yeux. Ça m'aide pas full si je veux upgrader ma vie amoureuse pis mes relations avec les humains fins. C'est tough.

Les gars ils se disent « man, la fille est pas capable de sortir d'un char deux portes toute seule pis elle donne jamais une cenne aux itinérants c'est vraiment pas le jackpot ».

Faut être fine dans la vie. Pis c'est dur.

Faque moi les filles fines spontanément ça m'impressionne pis ça me fait peur. Elles me volent mes chums potentiels.

Faque des fois j'essaie très fort d'être comme ces filles-là pis ça sonne pas si faux pis les gars n'y voient que du feu, mais je tiens pas longtemps pis après une couple de dates je commence à sacrer après la serveuse pis

après mon ex de Québec qui atchoumait quand on fourrait pis après sa moustache tirée par les cheveux pis après la bouffe qui prend mille ans pour arriver pis là, le gars il débuzze, il se dit « han j'pensais vraiment que j'en avais pogné une fine ».

Faque je me ramasse toute seule avec ma seule joke, mes gros cheveux pis mes listes de méchancetés.

Faque je me mets à avoir peur de moi pis ça, c'est la pire affaire au monde.

Punta-Cana-criss

15 JUIN 2014

« Y a des histoires d’amour moins glamour que d’autres, faut pas brailler pour ça. »

J’avais besoin de me reposer, j’avais besoin de prendre du soleil pis de parler à ma mom, de chialer sur toute pis de pas me sentir comme une conne finie. Quand je me sens de même, je mets mon chialage en mode shuffle pis ma mère m’écoute. Pratique.

Je chiale sur les gars chicken, sur les filles beiges, sur les chiens ben trop énervés même pas tant cutes, sur les trottoirs trop étroits avec des craques en forme de fuck you, sur les salles de bain sales où tu marches sur le bout des pieds en sortant de la douche, sur la fin du monde qui me fait FUCKING PEUR, sur mon nez croche qui me fait ressembler à Mr. Burns quand tu me check vite.

Je chiale sur Tom Cruise qui me gosse comme c’est pas permis, sur ma nostalgie de quand je pouvais boire plein de shooters avec du jus de pickle sans puker, sur ma paire de bas préférée que mon gros orteil sort juste l’hiver, sur ma Visa pleine d’achats futiles, sur ma sœur maganée du cœur, sur mon ex qui passe à Pénélope McQuade pis sur mes poèmes à propos de Roy Dupuis.

Pendant ce temps-là, ma mom m’écoute en sacrant par en dedans. C’est sûr qu’elle se dit « câlice pourquoi j’ai mis au monde une enfant du démon jamais contente pis pas capable de voir que Tom Cruise a un je-ne-sais-quoi ».

Je me trouve spéciale d’avoir une mom qui sacre mais par en dedans. Je me trouve des raisons pour être spéciale, c’en est une, ça me fait du bien. C’est comme une doudou de vie mettons.

J’avais besoin de me picoter la face avec des rayons de cancer, faque j’ai enfilé mes leggings que je porte juste quand je prends l’avion pis j’ai pris l’avion. Avec ma mom qui dit criss dans sa tête. Jusqu’à Punta Cana. Jusqu’à un de ces endroits où tu te sens cheap on and off toute la semaine quand tu espionnes des cours arrière dignes de Vision Mondiale à travers les barrières de ton resort. On and off parce que quand un genre de

majordome super beau vient te porter un pinô canadô sans que t'aies eu à le lui demander, t'oublies ben vite la famine de l'autre bord. Basic comportement de fille de Granby qui va au zoo de reculons en disant : « Han c'est fucking pas correct les animaux en cage », mais qui arrive devant l'enclos des autruches pis qui passe le plus bel après-midi de sa vie à les checker picosser pis tourner en rond dans trois mètres carrés de terre mélangée avec de la gomme, des peanuts pis des butchs.

Dans l'avion, je faisais ma fraîche, je commandais des bulles en anglais je sais pas pourquoi pis j'avais un loup sur mes yeux pour dormir mais j'avais fuck all envie de dodo. J'avais hâte de faire des jambettes aux enfants qui courent autour de la piscine en forme de palmier pis de relire Harry Potter et la Coupe de feu pis un ou deux ou trois faits vécus qui parlent d'adultère ou d'une fille qui a accouché en atchoumant un soir de tempête de neige de fin mai. Du divertissement léger là, rien de compliqué. J'avais aussi hâte de manger un hot-dog sur le bord de la beach pis de me promener en tankini humide pis un peu lousse au niveau de la foufoune à toute heure de la journée. Le gros luxe.

Ma mère célibataire avait le cœur en compote de laisser son cockatiel à la maison tout seul avec ses cris stridents d'oiseau qui devrait pas exister pis moi je laissais derrière une relation qui battait de l'aile avec un gars allergique au fromage plus insécure que moi pis ma best mises ensemble. Fallait qu'on se change les idées sinon l'angoisse de femmes mûres allait nous pogner fort.

L'hôtel était beau, le plancher brillait, les plantes étaient en santé, y avait même des flamants roses sur le bord des allées en forme de fausses rivières tropicales. Je me suis prise en photo avec le plus gros, je l'ai publiée sur Insta avec le hashtag selfieavecunflamantLOL. J'ai eu plein de likes, ça commençait bien ! Y avait aussi beaucoup de gangs de filles déjà bronzées dans le lobby. Mettons si t'es déjà bronzée pourquoi tu viens ici ? Évidemment c'est pour les gangs de gars qui prennent leur tournoi de

beach-volley ben trop à cœur pis qui se mettent pas de crème solaire parce que c'est pas des moumounes eux autres. C'est pour ça que les filles sont là. Toutes les filles sauf moi pis ma mom. Nous on était là pour toute sauf pour les boys. On était au-dessus de t'ça. Surtout moi en fait. Tout le monde m'écœurait. Leur maillot de chez Old Navy m'écœurait, leur façon de mal nager le crawl m'écœurait, leurs traces de crème solaire ben trop épaisse m'écœuraient, leurs ampoules de personnes pas habituées de porter des sandales m'écœuraient, leur face de monde en vacances m'écœurait. C'était éprouvant socialement.

Mais la semaine était correcte le fun, je faisais tout ce que j'avais envie de faire pis j'avais juste un coup de soleil sur la babine d'en bas, fouille-moi pourquoi. J'utilisais une serviette différente pour chaque baignade pis chaque douche, je les pliais même pas après pis je stockais les petits savons emballés dans ma valise à mesure que la femme de chambre les remplaçait dans la salle de bain. Ça me faisait vivre fort, je me sentais presque rebelle.

Le jeudi soir, ma mom pis moi on mangeait des bouts de noix de coco pour dessert installées à notre table de d'habitude (proche du stand à sundae), pis en regardant un gars drette dans les yeux, je me suis mise à pu être écœurée par tout. C'était un beau feeling. Il était de ma grandeur à peu près pis ses cheveux étaient noirs comme chez peu de gens sauf peut-être les roux qui s'assument pas pis qui pensent que de se teindre les cheveux noir de jais ça va passer inaperçu pis apaiser leurs souffrances de pigment différent.

Il remplissait son assiette ben comme y faut, il était même en train de se faire faire une omelette custom avec plein de cochonneries dedans, dont beaucoup de Monterey Jack. Je le checkais de loin en sirotant mon pinô canadô pis je le trouvais beau. Dans ce temps-là, on était peut-être en 2008, je sais pas trop, les tattoos ça commençait à être à la mode. Les tattoos calculés avec des paysages sur les bras, avec des belles couleurs et des fleurs. Oui, dans ce temps-là, les fleurs sur les avant-bras de gars c'était

assez avant-gardiste faque j'avais le dedans du bas de maillot plus chaud que d'habitude (à Punta Cana, tu portes un bas de maillot à la place de tes bobettes, c'est la loi des vacances). J'avais presque le goût de manger une omelette dégueulasse pour souper moi avec. Mais j'suis pas une fille facile faque j'suis restée enfoncée dans ma chaise à le grignoter des yeux. Pis ben vite, ma mom l'a spotté aussi. Son radar est à on pour moi non-stop.

— Hon Sarah, check le gars là-bas au stand à omelettes dégueulasses, on dirait que le p'tit Jésus l'a fabriqué juste pour toi !

Les moms ça catch toute. Pis ça parle fort quand c'est enthousiaste. Le gars parlait français, il avait toute compris.

— Voyons maman, calme-toi le Cupidon, on est dans un tout inclus ciboire !

Il riait en nous regardant. Mais t'sais, un rire le fun-fin. Moqueur un brin, mais pas arrogant. Un rire de film qui parle d'un gars pis d'une fille qui tombent en amour. Avec son assiette pleine, il s'est avancé vers nous, ses pépites de poulet sacraient le camp par terre sur son chemin. C'était beau. Il s'est présenté, il était nerveux :

— Cool le Québec de où de Montréal han moi too pas loin ben Laval yash Laval han je sais mais bon fait chauuuuuuuuuuuuuuuud êtes-vous des sœurs hihihihi non mais vous avez l'air tellement jeune moi c'est untel pis vous c'est quoi han full beau nom ma cousine s'appelle de même en té cas mmmm j'ai faim.

Il avait faim mais je pense aussi qu'il avait envie de me frencher un peu plus parce qu'avant d'aller s'asseoir de son bord il m'a demandé si ça me tentait d'aller à la discothèque pas trop tard après le souper.

Toute chixée deux heures après, je l'attendais dans le lobby. Je portais un paréo, joke, je portais une robe soleil ben normale. On voyait mes jambes comme il faut, paraît que les gars aiment ça la peau de jambe, surtout quand

c’est faite long. Ça compensait pour ma face de 2008 qui savait pas pantoute à quoi ressembler. Lui il portait la même affaire qu’au souper là. Évidemment.

À la discothèque, y avait du J. Lo qui jouait, j’étais aux anges, on buvait de la tequila, on était gênés, mais on se trouvait beaux pis il riait de mes jokes pis il me racontait que son chien était sourd pis que son ex était gothique. On a même pris une photo sur le dancefloor que j’ai uploadée sur Insta pendant que je faisais pipi. J’avais écrit plein de hashtags dont #nouvelami pis #tequilagênée. La musique le tannait (il aimait pas J. Lo, gros turn off) faque on s’est aventurés sur la plage. C’est toujours un move efficace quand personne initie les frenchs. Une fois la face dans le sable, on dirait que n’importe qui est plus déniaisé. On se roulait dedans, on se chatouillait, les amoureux en lune de miel nous enviaient, c’est sûr. Il embrassait doux, il avait une bonne moyenne de présence de langue et côté quantité de salive, je trouvais qu’il calculait bien son affaire. Je voulais pas aller plus loin, c’était pas ça la vibe, je partais le lendemain pis ça me tentait pas qu’il se vante à son retour à Laval qu’il avait fourré une rousse sur une beach à 11 h 15 le soir à la vue de jeunes couples pleins de naïveté qui passent leur semaine habillés en lin blanc parce que sur Google Images, quand tu tapes « lune de miel Punta Cana », tout le monde porte ça.

Le lendemain de nos becs sableux, je quittais très tôt le paradis du Québécois moyen. Le gars m’attendait dans le lobby, la van était déjà là, ma mère aussi faque c’était pas comme dans les films. J’avais les mains moites pis lui il sentait la téqui, mais c’était pas grave. On se promettait de se revoir en murmurant parce que sinon ma mère allait sûrement écrire un article dans La Voix de l’Est (le journal local de Granby) pour annoncer que sa fille avait rencontré un ange descendu des cieux sous un soleil de vacances.

Une semaine plus tard on est allés souper à L’Académie sur Saint-Denis. Pâtes meurtrières à douze piasses, Alfredo pour lui pesto pour moi, et

beaucoup de vin. On parlait de comment on n'avait pas faim. On s'aimait crissement déjà. On était impressionnés par la capacité d'un tout inclus à nous unir, c'était un tour de force, c'était presque aussi gênant à raconter que si on avait matché sur Tinder. Y a des histoires d'amour moins glamour que d'autres, faut pas brailler pour ça. On formait un beau couple, assez beau pour pas que ça paraisse qu'on s'était rencontrés entre deux daiquiris.

Je l'ai laissé à ma fête deux ans plus tard, il avait amené son lavage chez nous pour pas avoir à aller encrasser encore plus son linge dans une laveuse à cinquante cennes de Laval. Ça me faisait plaisir de le dépanner. Mais quand je l'ai vu arriver avec sa grosse poche pleine de vêtements Obey, je me suis dit « fuck, c'est chien, je le laisse-tu avant ou après sa brassée ». Mais j'ai pas pu attendre. Pendant qu'il choisissait s'il allait laver ça à l'eau chaude ou à l'eau frette, j'ai garroché mon break-up en plein dans son visage de gars qui se sentait déjà pas full bien dans ses bobettes sales de trop de jours.

Au début il était fru, il venait juste juste de partir la laveuse. L'eau montait dans mes yeux pis dans la laveuse aussi. La machine me comprenait comme. Elle nous feelait comme. C'était touchant. Électro-ménagement parlant.

J'ai encore la carte-clé qui débarrait ma chambre au resort. Elle est accrochée avec un trombone dans mon journal intime. C'est un peu la nouvelle façon de se rapporter du sable dans un pot de pilules. Souvenir homemade 2.0. Faudrait peut-être que j'appelle à l'hôtel pour leur raconter mon histoire, ils afficheraient sûrement une photo de nous dans le lobby.

Ça me ferait sentir spéciale ça aussi.

La petite calligraphie

31 OCTOBRE 2014

« Hey allô je voulais juste te dire un gros merci pour la fois que t’as été la générosité en personne niveau cuni. »

Ça fait longtemps de cette soirée-là, mais je m'en souviens vraiment bien. Je portais juste un long chandail (pas de pantalons) pis des bottes noires qui donnent l'impression que je suis une fille rough and tough. Ça créait l'illusion que je pouvais faire de la drogue sans me sentir coupable pendant un an et demi après.

On sirotait de la bière pas chère, je pense qu'une caisse de vingt-cinq ça m'avait coûté douze piasses. Y en avait même une de plus pis je l'avais bue en chemin. Le gars que je frenchais une fois par semaine depuis une semaine avait trippé de me voir arriver au loin avec ma cannette dans ce qu'il appelait une jaquette pour chix. Ça m'avait rendue contente. En fait, j'avais planifié ma shot ben gros d'avance, je le savais qu'il allait trouver ça beau comme tableau vivant.

On était dans un party, c'était l'anniversaire de quelqu'un que tout le monde aime juste pour sa terrasse en été. Y avait beaucoup de jeunes âmes qui ressemblaient à des personnages de poèmes qui riment pas écrits par des filles qui se connaissent mal. C'était le fun.

J'avais croisé le grand gars pas de cheveux avec les tattoos qui rappellent un peu trop les tounes d'Avril Lavigne pis j'avais hésité, je m'étais dit « peut-être que je pourrais le frencher ce soir je sors pas avec l'autre faque pourquoi me limiter à une seule bouche tendre ». Mais après une mini seconde de réflexion j'avais mis ma switch de cruise à off, j'avais même mis un cadenas dessus pour m'assurer que j'allais pas déroger de ma décision d'adulte bientôt en amour avec le gars qui me trouve belle en jaquette.

Depuis ce moment-là, depuis que ma switch est à off, on se lâche pas. Depuis ce moment-là, on a accompli plein de choses, genre on a sauvé trois bébés chats des griffes meurtrières d'Hochelaga, on a fail-fourré avec une ingénieure pis on a habité dans une tente deux places pendant plus longtemps que permis. On a même déjà assisté au show de musique d'un

gars qui s’appelle Le Volleyball King dans un resto qui porte le nom d’un film triste qui parle de crevettes un moment donné. On a fait beaucoup de choses. C’est le fun tout le temps sauf pour les fois que je me dis que ça va finir bientôt pour une connerie qui s’appelle se tanner.

Parce que plus tu fais des choses avec l’autre, plus tu te mets à frissonner de terreur à l’idée d’arrêter de vivre en même temps. Faque tu te challenges l’amour, tu plantes des points d’interrogation dans ton chemin de moitié de couple, tu t’imagines faire de la sexu avec d’autres gars beaux du pénis et du visage pour te rassurer l’envie de faire l’amour pour de vrai. Des fois ça te saccage le cœur de te surprendre à sourire en rêvassant aux pectoraux nouveaux d’un gars qui te connaît mal, mais d’autres fois tu respires mieux parce que t’as encore le goût de bécoter le corps entier du gars que t’aimes depuis un bout. Dans ce temps-là, l’air passe bien dans le cœur pis tu lui achètes du linge pour le réinventer un minimum à ta manière, au cas où ton envie des autres revienne te prendre par surprise.

Genre un soir, j’ai croisé le gars qui ressemble à un ovni super beau. Il portait des jeans blancs et j’ai trouvé ça audacieux. En voyant sa face qui ressemble à rien de commun, ça m’a rappelé la fois qu’on avait essayé de fourrer dans mon lit sur le boulevard après s’être fait pitcher une pinte de sangria dessus par une cégépienne de Montmorency en criss après la vie. On s’embrassait fort du bout des lèvres parce qu’on se connaissait pas pantoute pis qu’au début tu te gardes une gêne niveau coup de langue. On se touchait beaucoup le haut du corps aussi mais c’était bizarre, j’avais l’impression de me tâter moi-même tellement on était faites sur le même frame. Faque ben vite j’ai choké le fourrage pis il a fini par juste me donner des becs sur le vagin parce que c’était plus simple que d’être sincères pis de nous dire que ça nous tentait pu. C’était fin de sa part. Généreux. Doux par bouts.

En tout cas, je me demande encore si un jour je vais devoir lui dire merci pour la fois qu’il a été généreux de ses lèvres d’ovni pis pas moi. Ça me

hante comme. Je pense pas que ça se dise anyway « hey allô je voulais juste te dire un gros merci pour la fois que t'as été la générosité en personne niveau cuni ». Je crois pas qu'il s'en souvienne de toute façon.

En l'apercevant au loin, à la place de me garrocher dessus pour le remercier, je me suis imaginé faire l'amour pour de vrai au complet avec lui, t'sais, chacun notre tour entre les jambes en cure-dent de l'autre pis toute. Ça m'a rien faite. Je pensais juste au gars de toujours qui m'apporte un verre d'eau la nuit pis qui prend le temps de mettre de la glace dedans. C'était bon signe, j'étais contente.

Mais ça, ça a été rassurant une couple de secondes pis après je me suis mise à angoisser, à anticiper le moment fatidique où je vais croiser un gars qui ressemble à un ovni, lui ou un autre peu importe, pis que je vais avoir réellement envie de lui faire l'amour. Parce que ça va sûrement arriver. D'un bord ou de l'autre. Pendant que moi je pense à ça, le gars à qui je dis je t'aime criss mille fois par jour doit être en train de checker une ploune pas dans les yeux en se disant qu'il y a tellement de belles boules sur la planète que ça serait con de se garrocher la face dans une paire ordinaire pour le restant de ses jours.

Y en a un de nous deux qui va arrêter de se retenir la curiosité d'adulte pis qui va se lâcher lousse des parties pour combler le vide que la vie à deux laisse à la longue. J'ai juste peur. Parce que ça arrive à tout le monde, je suis sûre sûre sûre qu'on peut pas s'en sauver. Un moment donné, lui il va arrêter de mettre de la glace dans mes verres d'eau de nuit. Un moment donné, il va arrêter de se dire que je suis belle même quand je lui montre toute la série de mentons que je possède quand je veux vraiment. Un moment donné, il va arrêter de me flatter le dos quand on est loin de la maison pis que je fais une crise parce qu'on a oublié d'arroser le cactus ou parce qu'on a oublié du linge mouillé dans la laveuse. Un moment donné, il va arrêter de pas se fâcher quand je crie après un itinérant qui crache par terre trop proche de mes pieds de princesse. Un moment donné, il va arrêter

de trouver ça presque cute que je souhaite la mort de son chat qu'il aime donc ben. Un moment donné, il va arrêter de m'écrire en majuscules quand il me texte. Il va juste utiliser des minuscules pour me dire ses choses de vie. C'est là que je vais vraiment le savoir. Je vais avoir raison d'avoir peur quand il va me texter qu'il m'aime en minuscules.

C'est une nouvelle sorte de tragédie.

Quand tu te rends compte que ton amour de vie repose sur de la calligraphie de téléphone, ça fait paniquer.

Les p'tites criss de lettres ça brise toute.

Le gros X

9 DÉCEMBRE 2014

« J’avais besoin de me faire dire que j’étais belle d’une nouvelle façon pour boucher les trous dans ma vie en velours. »

Y a pas si si si longtemps, je me suis réveillée loin de chez moi, ça se sentait même avant que j'ouvre les yeux que j'étais pas censée être là. Le drap contour était débarqué de mon côté du matelas pis y avait un bras plus picoté que d'habitude qui m'enroulait les épaules.

Mon téléphone vibrait, ça me donnait mal à la tête, ma sonnerie pareille comme celle du flip phone de Marissa dans The O.C. avait jamais été aussi efficace. Sur l'afficheur, entre mes paupières collées, j'ai vu la face de l'homme de ma vie (pas celui qui m'enlaçait dans le moment). Mon cœur battait tellement fort, j'avais l'impression que mon air était empoisonné, j'avais l'impression que j'étais dans un pays où le monde respire à l'envers.

Y a un mois à peu près, je trouvais que toute goûtait le vide pis l'eau de vaisselle, je trouvais que mon quotidien m'essoufflait pas assez. J'avais besoin d'accélérer les battements de mon cœur déjà pris par un gars vraiment doux depuis peut-être trop longtemps. J'avais besoin de me faire dire que j'étais belle d'une nouvelle façon pour boucher les trous dans ma vie en velours.

Je buvais une pinte de cidre même si c'est toute sauf bon pis je faisais des sourires comme dans les films à l'ami de l'ami de mon amie assis en face de moi, celui qui replaçait sa couette rebelle trop souvent avec ses doigts maganés par les filles ou par le clavier de son ordi sûrement. Ses cheveux étaient juste assez pas soyeux pis son poil de face de gars qui assume pas ses traits de base me charmait. Il racontait une histoire de chalet, la même que tout le monde là, celle qui parle d'une gang de dudes sur le mush qui ont trouvé un p'tit enfant trisomique dans le bois en février 2006. Je le trouvais intéressant même si son anecdote était fucking réchauffée et super triste quand on y pense comme il faut. Il riait aux bons moments pis son humour sarcastique était à point.

Sur un coup de tête, j'ai pris une napkin proche pis j'ai sorti un crayon rouge amour fougueux de ma sacoche pis avec ma plus belle calligraphie

penchée calculée j'ai écrit : « Allô. Tu portes bien le poil de face. Mieux que d'autres. C'est toute. X » Avec mes doigts de fille qui joue avec le feu brûlant du désir interdit et à l'insu de notre entourage engourdi par de la bière locale très dispendieuse, j'ai fait glisser ma serviette de table jusqu'à lui pour qu'il voie que c'était vraiment à lui que je donnais mon petit mot de conne en manque d'attention. Dans le fond, je voulais juste que son pénis soit intrigué pis que son cœur de gars tanné d'être tout seul la nuit l'hiver se pogne dans mon hameçon super pointu.

Je nous imaginais nous échanger des messages chauds truffés d'envies qu'on n'assouvirait probablement jamais, dans le dos de l'homme de ma vie qui était sûrement dans notre lit en train de rêver à moi qui souris, ça me nourrissait l'ennui du 5 à 7. Je faisais juste juste me l'imaginer, je pensais pas tant que ça que j'allais me réveiller chez lui avec son bras picoté collé sur ma peau qui transpire ben trop pour que ce soit cute.

En lisant mon message d'agace vraiment pissette, il souriait juste d'un bord de la bouche, c'était beau. Je pense que c'est le gros X à la fin de ma note qui lui avait donné le goût d'être content de la face parce que dans le langage féminin lourd de la rédaction de messages aguichants, sur napkin ou sur Facebook, trois becs ça veut dire que t'es polie pis que tu t'en câlices-criss, deux becs ça veut dire que t'es gênée pis que t'assumes pas que t'es excitée, pis un bec ça veut dire que tu veux frencher pour peut-être sûrement fourrer une couple de minutes après. C'est connu.

(Là tu dois essayer de te rappeler le nombre de becs que t'écris automatiquement quand tu conclus tes inbox. Tu dois aussi te dire que t'as frenché souvent sans le savoir pis que t'as eu l'air nonchalante la plupart du temps, mais là tu le sais. Faque à l'avenir, force-toi pour t'enligner selon tes vraies envies parce que c'est important. Sinon tout le monde est fourré dans sa lecture pis on se comprend pu pis on s'imagine ou pas des affaires. En tout cas.)

C’était pas nouveau que j’avais le cœur ennuyeux. Je trouvais que le temps était plus long que d’habitude, mais j’avais pas le courage de me dire que l’amour grandissait pu en dedans de moi. Je voulais juste un divertissement qui allait détruire ma tranquillité de couple que tout le monde jalouse sans rien savoir pantoute de notre quotidien trop coulé dans le béton.

Avant de me coucher, je m’imaginais sortir avec un gars vraiment vieux ou un autre vraiment beau que les filles chialent des yeux juste à le regarder sur une photo. Je rêvais à des aventures super sexuelles que tu peux même pas raconter à tes chums de filles pis à des relations amour-haine avec un chanteur de band canadien-anglais que les gens super cool connaissent juste un peu. Je m’inventais des vies de nouvelle liberté pour que les nuits passent plus vite pis que j’oublie que mes battements de cœur avaient abandonné depuis longtemps la course à l’amour fou. Le matin venu, je chokais solide pis je me chicanais fort pour rattraper l’affection que j’avais toute gaspillée dans mes idées de grandeur de la veille. Faque le soir de l’anecdote de l’enfant trisomique pis des épais sur le mush, mon corps qui tremblait voulait vraiment que je fasse de quoi, que j’agisse (peut-être pas au complet mais un peu).

Rendus chez le gars au poil de face super beau, on a fait l’amour pas de feelings, je sentais rien du vagin, mon piton à sensations était à off, mais mon cœur il battait à cent milles à l’heure. Il avait presque hâte au lendemain pour toute sentir : la douleur, la culpabilité, le mal des sentiments pis l’engourdissement qui fait du bien un temps. Il avait vraiment hâte que je m’en rende compte. Pour s’emmagasiner des sensations fortes pis de la panique qui calme l’ennui.

Sur le chemin du retour (à pied vu que le bus était rempli de monde qui savait sûrement que j’avais fourré avec un gars juste pour me consoler l’éternelle angoisse d’être heureuse), je pouvais pas m’empêcher de penser à lui, à celui qui m’aime pis qui sait pas encore que j’ai toute gâché notre

vie qui se la coulait douce. Lui, il aurait jamais fait ça ou il aurait fait ça sur un coup de tête parce que son outil d'homme sur la brosse aurait pris le dessus sur ses sentiments lucides. Il aurait toute senti du corps, contrairement à moi, mais il aurait jamais eu hâte au lendemain pour se faire mal par exprès. Il aurait pas trouvé que la fille jouait bien dans ses cheveux, il aurait pas trouvé ses anecdotes super drôles, il aurait surtout pas écrit une note-napkin désespérément sur la cruise à l'amie d'une amie d'un ami pour se brasser la moitié de couple.

Il se serait réveillé le lendemain dans le lit d'une fille qui sent le parfum de Paris Hilton avec le pire mal de cœur pis des trous de mémoire parce qu'il aurait jamais planifié tout ça la tête claire. Il aurait pris un taxi, dit au chauffeur de prendre le chemin le plus rapide de sa vie, sauté dans le lit, il m'aurait regardée dans les yeux avec les siens tout mouillés pis il m'aurait raconté qu'il a bu une pinte de rousse de trop pis qu'il a sexuellement passé la nuit avec une pitoune qu'il connaît pas pis qu'il veut pas connaître pantoute jamais jamais.

Mais moi à la place, j'ai marché jusque chez nous, j'ai pris mon temps, j'ai même pris un chemin super long pour prendre le pouls de mon cœur pis verser des larmes pis me faire un spectacle de tristesse à moi-même. Ça me faisait respirer mieux, je sentais le dedans de ma poitrine se démener.

En arrivant chez nous, j'ai embrassé les yeux endormis de l'homme de ma vie pis j'ai inboxé l'autre au bras picoté. Pour l'alimenter pis me convaincre que c'est pas grave. Que la vie c'est ça maintenant. Des gars qui dorment dans notre lit en rêvant à nous pis d'autres qui existent juste pour nous rassurer le quotidien plate d'amoureux qui vont se laisser dans une couple d'années anyway.

Pour la tragédie

24 JANVIER 2015

« S’entraîner, se travailler des gros pipes de vécu. Tout luisants. Tout puissants. »

Mes affaires allaient bien. Je trippais pu sur les prints léopard pis mon toupet, que j'avais coupé trop court un soir de brosse, allongeait tranquillement pas vite. L'école finissait, j'écrivais des poèmes sur mes mamelons pis sur les différentes coupes de jeans de gars, pis mon appartement avait presque pu de puces de lit. Il me restait juste une piqûre dans le front.

Ses affaires à lui allaient bien. Sa toune rock (celle qui parle de son roadtrip à Trois-Rivières) passait à la radio. Il dit dedans que la route était pas belle, qu'il a croisé un chevreuil ou peut-être que c'était un renne, il dit aussi que rendu à destination il avait déjà le goût de revenir. Ça, ça veut dire qu'il sait pas ce qu'il veut. C'est ça le message de sa toune. C'est deep. C'est pour ça qu'elle passe à la radio, à CKOI je pense. Mais juste la nuit quand tout le monde dort par exemple. Y avait reçu genre deux ou peut-être trois inbox de filles dans la section « autres » de son Facebook, c'était une belle période. Je lui avais appris à rédiger des statuts pertinents pis il avait catché ben vite que quand tu pognes juste trois, quatre likes faut le supprimer sur-le-champ sinon t'as l'air con.

Notre couple allait bien, on s'aimait pour quelques bonnes raisons, on se trouvait beaux, on se faisait rire, ma mère lui faisait confiance, nos amis s'entendaient bien, y avait même un couple qui s'était formé grâce à nous un moment donné. À la Saint-Valentin, on s'achetait pas des chocolats en forme de babines, on se rédigeait des lettres avec des jokes pis des acrostiches dedans. Pour le A dans son nom j'écrivais souvent « atchoum » pis on riait parce que ça avait pas rapport. Pis aussi pour le E à la fin j'écrivais souvent « eeeeeeeeee » parce que je savais pu quoi mettre à la longue.

Tout allait bien.

On payait notre Hydro à temps, on faisait du lavage régulièrement, on avait assez de sous pour nourrir son chien trop fin qui fait pitié, on avait une

bonne relation avec notre voisine d'en bas qui garde des p'tits câlices à longueur de semaine pis qui fume des cigarillos Tutti Frutti en dessous de la hotte pendant qu'ils jouent dehors dans trois pieds carrés de terre mélangée à du pipi de chats errants.

C'était beau pis pas compliqué.

Mais j'avais vraiment envie que ça chie.

Pour pas de raison vraiment.

J'avais envie qu'on se chicane pis qu'on se lance des assiettes super chères qui appartenaient à sa grand-mère décédée de tristesse. J'avais envie qu'on s'étrangle presque pour se faire peur, juste pour se faire peur, qu'on se colle des plasters (Spider-Man pour lui, Hello Kitty pour moi) sur les rougeurs du cou pis qu'on fasse comme si c'était arrivé pis pas arrivé en même temps. Pour attirer l'attention sur notre passion calculée.

J'avais envie que ça brasse, qu'on crie, qu'on braille de colère, qu'on fasse des trous dans les murs, qu'on se conte des mensonges parce que quand on est jeunes pis que ça va trop bien, il faut vivre fort pour savoir c'est quoi aimer pour vrai. Ou aimer comme dans les films parce que c'est ça qui fait rêver.

On veut être le couple qui brûle d'amour pis qui se déchire au fur et à mesure, on veut s'arracher le cœur à s'haïr du mieux qu'on peut. Mais à l'école de la vie à deux, on est pognés pour checker The Notebook pis A Walk to Remember pis Match Point pis Forrest Gump pis 500 Days of Summer pis Grease criss oui Grease, c'est triste quand Danny il fait semblant de pas connaître Sandy. C'est vraiment chien ce boutte-là. Ils s'aimaient full pendant l'été pis tout d'un coup il est trop cool pour elle, genre non, ça se fait pas ! Ces histoires-là, elles nous aident pas. Elles nous encouragent dans le mauvais sens.

On pense vraiment qu’on est obligés de se picosser les sentiments avec des fourchettes full pointues pour pouvoir être fiers de s’aimer. On pense vraiment qu’on est obligés de se faire des paper cuts sur le cœur pour que ça vaille la peine de rester ensemble. On pense vraiment qu’on est obligés de déménager chacun à son bout du monde pis de subir la distance qui fait mal pour mériter un macaron qui dit qu’on se trippe dessus.

Faque même quand ça va bien, on attend que ça finisse, que la marde pogne, que l’amour donc ben intense nous brûle la capacité d’être doux. On attend ça ou on en rêve, on souhaite fort qu’il arrive un truc grave. Sentimentalement parlant là.

Moi quand je ressentais tout ça, j’étais fébrile pour une seule chose, j’étais énervée pour une seule chose : j’avais hâte en sacrament qu’il fasse l’amour avec une autre fille.

Pour l’haïr.

Pour haïr la fille aussi même si c’est pas de sa faute.

Pour crier fort pis pas me sentir mal. Parce qu’à date j’ai pas eu souvent la chance de gueuler à gorge fucking déployée pis je suis sûre que ça fait du bien.

J’avais hâte que ça arrive pour qu’il me check faire mes valises, toute garrocher dans des sacs IKEA, toute prendre, même ce qui lui appartient, parce que c’est moi la victime pis que j’ai le droit de toute prendre. Même son linge pour le porter pis brailler pis morver sur toutes ses manches de hoodies. Même ses DVD pour les égratigner avec ma lime à ongles. Même son chien pour qu’il ait rien de doux à cajoler.

J’avais hâte d’être toute seule, de fourrer en paix avec un barman pas de valeur après le close, les dents ben serrées pour me laisser m’ennuyer de mon amour d’avant pis de son talent pour voir en moi des beautés que personne voit sauf lui.

J’avais hâte de revenir après un long boutte donc ben compliqué pis de le flatter dans le sens de la réconciliation, doucement pas fort, juste pour dire que c’est correct, que c’est de ma faute aussi un peu dans le fin fond si tu y penses comme il faut.

Parce que quand on est jeunes, on a peur de passer à côté de toute, même de la grande douleur amoureuse. On veut la vivre pour pouvoir la raconter pis être fiers d’avoir survécu. S’entraîner, se travailler des gros pipes de vécu. Tout luisants. Tout puissants.

Pis finalement, quand on est tannés de s’arracher le duvet du cœur avec les diachylons qu’on colle dessus, on se met à envier les couples qui ont pas besoin de toute ça eux autres. On se met à envier les gars qui pognent pas aux menaces pis les filles qui font confiance à la douceur de l’amour.

Ça existe des gens qui passent leurs journées à sourire sans avoir à s’imaginer le pire du pire, ça existe des sentiments qui font pas mal pis qui sont beaux à vivre pareil. Faut juste se calmer les nerfs de jeune adulte en manque de tragédie.

Mais c’est tough. Parce que l’affection saine ça vient tranquillement pis nous autres, on n’a pas le temps de niaiser.

Promis promis

18 AVRIL 2015

« On était loin de la bague qui coûte presque cher ou du bouquet de marguerites ou des billets pour aller voir Shania Twain. »

Pour ma fête, mon chum m’a acheté une plante carnivore dans un bocal pis une danse à dix piasses au Sexe Mania sur Ontario. On avait pris le métro pour s’y rendre. Station Frontenac. Toujours le fun ce coin-là. Champêtre. Un bon spot à dates.

La danseuse s’appelait Bianka avec un k pis sa couleur préférée, c’était le turquoise.

Moi le turquoise je trouve ça fucking con comme teinte, mais je voulais pas lui faire de peine faque j’ai inventé que les murs de ma chambre étaient de cette couleur-là. Pour la faire sourire. Ou pour devenir un peu son amie. Mais surtout pour étirer le temps entre ce moment-là pis le moment où y fallait qu’elle frotte ses totons sur les rideaux en velours de la cabine.

J’étais assise les fesses ben serrées sur le p’tit banc avec un coussin dessus, mes mains étaient moites pis mon corps savait pas comment se sentir. Sûrement qu’il hésitait entre se dire « ça a pas d’allure ce concept-là de fille qui danse tout nue pour du cash » ou « YOLO j’ai jamais touché à ça moi des faux totonnnnnns ». C’était challengeant. C’est correct des fois d’hésiter entre évoluer en femme moderne ou juste apprécier le doux caoutchouc d’un mamz délicatement recousu.

On était loin de la bague qui coûte presque cher ou du bouquet de marguerites ou des billets pour aller voir Shania Twain ou du coin-coin fait à la main ou de la carte cadeau pour aller manger au restaurant du gars qui passe à la télé ou du week-end à Charlevoix pour pas voir de baleines ou du pendentif en forme de cœur qui ressemble crissement à celui dans Titanic (genre que pendant une couple de secondes tu penses que c’est littéralement le Cœur de l’Océan). On était loin de toute ça.

Mais ma danse à dix piasses (finalement huit parce que la toune a coupé un moment donné, c’était Diamonds de Rihanna), c’était le plus beau cadeau du monde. Je lui aurais fait un kid drette là, mais c’est pas l’idéal de raconter que ton envie de procréer est venue d’un frotti-frotta avec une

danseuse de 5 pieds 1 qui s’appelle pas vraiment Bianka pis qui pense encore qu’un paréo ça peut passer pour une jupe. Faque je me suis gardé une gêne. Pis j’suis contente de ça aujourd’hui. Je pourrais pas handle de pousser un carrosse tout de suite. Mais tout de même, j’avais le cœur qui se pouvait pu, il était essoufflé d’aimer pis dans le bas de mon ventre mes ovaires organisaient déjà un shower dont la thématique était « CUPCAKES DU MONDE ».

On était loin de tout ce qui se faisait avant. De tout ce qui se fait ailleurs maintenant. Mais c’est ça l’amour entre nous deux : des soirées de Corona-lime au Sexe Mania, des rides de taxi jusque sur le toit d’une école de tam-tam abandonnée sur Notre-Dame Est, des déjeuners avant d’aller se coucher, des nuits le jour les rideaux fermés, de la sexualité pré-grilled cheese d’après-midi, des mots d’amour qui commencent par toute sauf par ce qui a déjà été dit.

On était toute ça et je me sentais comme une vraie femme avec des rêves de tour du monde en voilier pour apprendre à dire « j’t’aime câlice » dans toutes les langues, même celles qui existent pas encore. Même en fourchelang. Je me sentais comme une vraie femme qui a le droit de se trouver belle à tous les jours, de se sentir bien dans sa peau picotée qui tolère pas les rayons du soleil, dans sa peau plus épaisse l’hiver, dans sa peau qui va se friper bientôt-mais-ça-va-être-beau.

Ce soir-là j’avais pas besoin de me faire une selfie pour me dire que je suis cute de face avec un filtre qui rend mon nez moins croche, pour me dire qu’y a plein de monde autour qui approuve ma vie, surtout les matins de printemps que j’ai un café du Starbucks pis des lunettes soleil du Zara que personne a pu acheter à temps sauf moi parce que j’suis chummée avec le garde de sécurité à l’entrée. Y a des matins que j’en ai besoin par exemple. Pis c’est correct. J’ai appris à l’assumer.

Ça me sauve un peu la vie-jeune au quotidien de me faire rassurer avec des likes pis des commentaires pis des émoticônes de bonhomme avec des cœurs à la place des yeux qui veulent pas dire grand-chose. Faut pas se fâcher pour ça. Y a des choses pires ouais, mais vite vite, quand on se lève du mauvais pied, on pense à soi-même avant toute le reste, c'est plus fort que nous. C'est ça maintenant. Faut s'adapter. Moi mon truc pour rester humaine c'est de dire allô à tous les chiens que je croise. Un petit pas vers l'altruisme.

En sortant de la cabine après mon boutte de toune à pas savoir quoi regarder pis à éviter de pogner le fixe sur le camel toe de Bianka, j'avais le sourire dans la face. J'étais la blonde la plus heureuse du monde parce qu'il m'avait offert en cadeau une anecdote à raconter dans mon journal intime pis à mes best aussi sûrement. Ça prenait juste ça pour que mon cœur retrouve un peu de couleur, pour que son rouge soit encore plus rouge que toutes les autres jours d'avant.

À notre âge, c'est rare de s'aimer fort longtemps, on se tanne, c'est nous ça. On se tanne des plus beaux yeux du monde, de l'humour le plus parfaitement aiguisé du monde, du man bun le plus slick du monde, du désir le plus brûlant du monde. Ça nous ennuie de regarder notre don d'aimer se fendre en quatre pour rester fort. Faque souvent, on abandonne.

On arrête de se conter des jokes en se réveillant le matin ou avant de se coucher pour faire des rêves drôles, on arrête de se dire qu'on est beaux, on arrête de s'imaginer ensemble longtemps jusqu'à tant qu'on soit vieux pis qu'on se promène sur Ontario à juger les jeunes qui courent trop vite, on arrête d'être patients, on arrête d'endurer les angoisses de l'autre, on arrête toute ça et on attend juste le bon moment, la bonne chicane pour s'en aller un quartier plus loin avec des nouveaux amis de brosse qui vont nous mettre un baume sur la douceur qui manque.

Mais y a des rares fois magiques qu’on tient le coup sans s’en rendre compte, qu’on se laisse pousser par le vent comme dans la toune. Y a des rares fois qu’on voit même pas le temps passer, qu’on oublie de regarder l’heure sur notre montre des sentiments. Y a des rares fois qu’on garde nos lunettes en forme de cœur achetées au Dollarama plus longtemps que prévu, sans planifier un moment pour les enlever. Parce qu’on est ben.

Quand ça arrive, il faut écrire des films pour prouver à nos enfants que l’amour fou qui nous change dans le bon sens, ça existe encore. Mais ça, c’est à long terme.

Pour l’instant, il faut juste faire nos propres règles. Si la première c’est de se payer une danse à dix piasses dans un isoloir en tapis pis de se donner des becs avec la bouche pleine juste parce que ça feel différent, ça sera ça. Si c’est autre chose, c’est correct aussi. On est des enfants chéris, on fait ce qu’on veut, on peut jouer toute notre vie à cloche-pied avec des sentiments réchauffés au micro-ondes ou on peut tomber pile pis aimer longtemps sans se demander à tout bout de champ si on gaspille nos jeunes jours sur des vieilles affaires de fidélité, de draps qui sentent l’autre pis de messages textes qui donnent envie d’écrire un livre.

Pour l’instant, il faut s’écouter pis faire confiance à notre cœur qui bat, le surveiller ben comme il faut pour voir s’il ralentit ou s’il est toujours en forme. Pis paniquer en temps et lieu seulement.

Moi, à sa fête, je pourrais l’amener au Club Med faire du trapèze ou lui construire une cabane en rouleaux de papier de toilette pis lui préparer un souper juste avec du bacon pour lui faire plaisir. Je pourrais aussi lui faire un dessin de moi pis de lui en crayon de cire. Il serait content. Je pourrais lui écrire une bande-dessinée-dont-il-est-le-héros, je pourrais l’abonner à vie au Summum juste pour rire pis juger les pin-up photoshopées, je pourrais l’inviter au 3333 sur Beaubien pour checker du monde faire l’amour en robe de chambre sur le bord d’une piscine intérieure bourrée de

chlore pis d’autre chose. Je pourrais lui acheter un esti de gros container pour qu’il se fasse sa maudite maison dedans parce qu’il capote là-dessus depuis qu’il a lu un article sur BuzzFeed à propos des gens qui vivent avec e-rien dans le bois. Je pourrais lui acheter un chien pis le baptiser Jean.

Mais sûrement que dans le fond le plus beau cadeau, c’est de lui promettre d’essayer fort toujours fort de jamais m’obliger à l’aimer. De toujours le regarder avec des vrais yeux doux, de toujours le réinventer pour qu’il soit longtemps le roi du monde. Pour éviter la fin de nos jours, pour éviter de me tanner. Sûrement que le plus beau cadeau, c’est de lui promettre de toujours me poser les bonnes questions pour que mes réponses soient fidèles à ce que mon cœur veut, sans jamais céder à des envies pas rapport qui font du bien juste une seconde.

Sûrement que le plus beau cadeau du monde, c’est de lui promettre d’arrêter de l’aimer au bon moment aussi. Pis de jamais lui offrir de l’affection dépassée qui s’acharne à tenir le coup.

Pèse-personne

12 AOÛT 2015

« J’aimais ça avoir l’air pas forte. »

J’ai pas le droit d’avoir de balance chez nous. De pèse-personne. J’ai pas le droit depuis que j’ai confié à mon père les yeux ben gros dans l’eau que j’avais envie de vomir mon club sandwich au Saint-Hubert. J’avais genre quinze ans. C’était après une compétition de gym, j’avais rien gagné pis je pensais que c’était parce que j’étais trop grande ou trop lourde pour être fine et gracieuse et médaillée. Il avait pleuré. Je pense qu’il était déçu de constater que j’avais rien compris pis que c’était pas un sandwich à étages de moins dans mon estomac qui allait me rendre heureuse. Il avait pleuré parce que je venais de lui garrocher en pleine face que j’allais pas être confortable dans ma peau picotée à partir de là là. Déjà, juste ça c’était une bonne raison pour en brailler une shot. Surtout pour un dad. Pauvre ti-loup.

Mais je l’ai rassuré avec les années, je me suis parlé fort pis je me suis obligée à aller au A&W une couple de fois pis à sourire en mangeant ma rondelle d’oignon pour me convaincre que tout était correct, pour le convaincre que tout était correct, pour éviter de mourir un petit peu à chaque fois que je prenais une bouchée de quelque chose.

Je voulais full être mannequin en plus parce que dans America’s Next Top Model ça avait l’air awesome, Tyra avait l’air heureuse pis les photoshoots avec des tigres pis des piscines pleines de Jello me donnaient envie de me surpasser pis de passer à la télé pis de me confier à une caméra dans un p’tit salon pis de faire des poids le soir avant de me coucher pis de me bleacher les sourcils pour être plus edgy. Je voulais full être mannequin parce que j’écoutais Diva pis que je trouvais que les struggles des filles étaient le fun à porter, j’avais le goût d’avoir les cheveux blonds pis de me pogner avec mon agent à tout bout de champ.

Mais la fille de l’agence sur Saint-Laurent m’a vite percé le cœur avec son brise-rêve en me disant que mon nez pointu allait m’empêcher de faire du gros cash pis de voyager dans des pays où il faut que tu manges juste du

Coke Zéro avant d'aller faire ton shift sur un runway cheap à défiler avec du linge faite par des p'tits pauvres qui bouffent de la poussière pour dîner. Pis aussi, elle voulait que je m'abonne au gym pis que je fasse de l'elliptique en écoutant The Simple Life doublé à MusiquePlus. Je trouvais qu'elle avait vraiment pas rapport. Ça allait pas se passer pantoute mon affaire faque j'ai abandonné ma pas-carrière de top-modèle pis j'ai recommencé à lire tous les Harry Potter.

Une fois rendue presque une adulte, vu que j'avais un appart pis une salle de bain juste à moi, je me suis acheté une balance. Un pèse-personne. Pis des fois, quand je croisais une p'tite fille de douze, treize ans vite vite dans la rue ou aux glissades d'eau l'été, je me surprenais à penser « han asti j'vendrais ma mère pour avoir sa shape moi là ». Après je voyais ben que la pauvre avait même pas l'âge d'avoir un corps de femme, mais c'était pas de ma faute, mes yeux trouvaient ça beau pour de vrai.

Le monde me traitait de conne dans leur tête parce que j'suis faite sur le long pis d'après eux c'est sûrement plus facile de se gérer publiquement quand t'as des fémurs longs comme un bébé de six mois pis des bras de poulet pas super bien nourri naturellement. Mais justement. Quand t'es proche d'être maigre mais pas tout à fait, t'es encore plus en criss de pas être capable d'atteindre le sommet de la gloire niveau poids plume. Tu penses de même quand t'es malade là. Pas quand t'es en santé.

J'organisais beaucoup de potlucks, j'invitais mes gurlz à souper (thématique brie fondant) pis on cuisinait des salades avec du bacon dedans pour se convaincre que nos festins étaient quasiment santé. On mangeait toute toute toute jusqu'à ce qu'on ait mal au ventre pis après on repassait la soirée dans notre tête chacune de notre bord pour analyser la quantité de bouffe qui dormait lourdement dans nos estomacs. J'espérais toujours que ce soit moi le petit oiseau de la gang, mais non, je finissais les bouttes de baguette pis j'amenais le dessert. Souvent c'était quelque chose qui ressemblait à des beignes de chez Crémy. Grignoter du sucre ça nous

donnait plein d’énergie faque on allait au bar boire des pichets de rousse avec des shots de tequila dedans pis on s’endormait en sardines à rêver qu’on rentrait pu dans notre linge. Je me réveillais presque tout le temps en pleurant, mais je faisais rien, je me disais que mes gènes allaient me sauver pis que la nuit allait me faire oublier les petits tas de beignes qui faisaient des longueurs dans la piscine de bière au fond de mon estomac.

Dans ces moments-là, une fois le soleil levé, j’appelais ma mère pis je braillais au téléphone en essayant de la convaincre que je savais pas pourquoi j’étais triste. Je mettais la faute sur les hormones pis sur l’école qui me gossait pis sur mon ex-chum qui m’avait deletée de Facebook parce que j’avais créé une annonce sur Kijiji avec son adresse pis son numéro de téléphone. J’avais écrit qu’il vendait toute sa collection de cock rings en or. Sa boîte vocale avait explosé, j’avais ri, mais il m’haït depuis ce temps-là. Il a même écrit une toune sur moi qui s’intitule Saralope (Sarah c’est moi, salope c’est moi aussi).

En tout cas. J’appelais ma mère en pleurant parce que le démon faisait une sieste dans mon corps (les beignes pis le reste). Tout ça pendant que les gorilles meurent au Congo, tout ça pendant que les enfants meurent partout autour. Mais on dirait qu’y a pu rien pantoute qui compte quand on se trouve laide. Les photos à la lumière naturelle avec un gros filtre qui cache tout, c’est pas suffisant.

Avec le temps, je me contrôlais, j’organisais moins de potlucks, j’arrivais après l’heure du souper pis je buvais des gin sodas pour éviter de faire des cauchemars pis de déranger ma pauvre mère qui comprenait rien à ma tristesse pas justifiée. Mais dans la rue, à tous les jours, je me promenais quand même en étant super fière que mes cuisses soient vraiment loin l’une de l’autre, en étant super fière de voir dans le visage des gens de quoi qui ressemblait à de l’envie même si dans le fond j’étais sûrement invisible comme tout le monde.

J’aurais pu m’autoproclamer la reine de la silhouette faite sur le long.

P’tite tape dans le dos, mais pas trop fort, parce qu’y aurait pas fallu que je casse en deux.

J’aimais ça avoir l’air pas forte.

J’aimais ça perdre de loin à n’importe quel match de bras de fer parce qu’anyway y fallait vraiment que n’importe quel bras soit plus solide que le mien, c’était ça le but.

J’aimais ça avoir full froid même l’été.

J’aimais ça qu’on me dise que j’avais l’appétit d’un pinson même si rendue chez nous je me cuisinais un gros bol de pâtes au pesto (la recette de mon père).

Ça faisait mes journées.

Mais je laissais mon corps aller, jamais j’aurais fait ce qu’on fait quand on est malade pour de vrai au complet, j’étais pas game. Je m’apitoyais pis c’est tout.

Potluck ou pas on continuait de se crinquer entre nous autres, entre amies qui grandissent à un rythme pas facile. On se comparait, on se prêtait du linge, on se croisait les doigts pour porter la même taille, surtout pour pas être celle dans le tort, celle qui rentrait pas tout à fait dans du 25 tight de chez Topshop. C’était une compétition inévitable, il fallait surtout pas avoir l’air d’une femme, il fallait surtout pas avoir l’air d’être bien dans une couche raisonnable de peau en santé. Faque on passait nos journées à angoisser, à scroller notre feed Facebook pour voir qui qui avait engraissé durant l’hiver, à se souhaiter un diagnostic pas si grave qui nous aurait forcées à pas manger pendant assez de temps pour devenir une brindille à qui toute fait bien.

C’est tough de pas revenir en arrière, ça prend une force magique ou les bons mots ou la bonne personne ou la bonne distraction pour arrêter de

penser à toute ça, pour arrêter de s'imaginer le pire, pour arrêter de se trouver laitte à cause d'un pli de ventre qui gâche notre quotidien.

C'est tough quand t'as appris à accepter d'être en criss après tes clavicules qui ressortent pas assez.

Mais là, j'ai vieilli un peu. Je me parle fort pis quand j'appelle ma mère en pleurant je lui dis pourquoi ça me pogne en dedans. Des fois, je lis des articles sur le dadbod pis ça me donne envie de me crever les yeux, pas pour de vrai mais c'est ça l'envie. Parce que moi quand je vais être une mom, je vais certainement essayer de partir une mode de mombod, mais personne va me trouver assez cool pour écrire sur BuzzFeed là-dessus, avec des images de celebrity moms qui portent bien ma nouvelle trend ; les seins pleins de lait, les yeux qui brillent, les cheveux en santé, le tour de taille confortable, les bras douillets comme un berceau, le ventre comme une doudou, les joues qui reflètent la couleur de notre cœur pis l'amour qui se déverse comme une chute douce, mais vraiment forte.

Pis j'y pense, pis cette mode-là est awesome, on le sait toutes au fin fond de nous, mais on est une maudite gang à pas être guéries, à pas être prêtes à lâcher le morceau pour laisser notre corps faire ce qu'il veut.

Là au moins j'ai mis ma balance aux vidanges. Mon pèse-personne. Je respire mieux pis mon père serait fier. Reste juste à attendre que je sois game d'arrêter de me checker le nombril se creuser pis d'utiliser la douceur de ma peau pour flatter le duvet chaud d'un bébé qui va être vraiment down avec mes coussins de corps.

Han

24 AVRIL 2016

« Il faut que je change de parfum pour arrêter de sentir dans mes propres chandails l’odeur de notre belle époque finie. »

Je viens de laisser l’homme de ma vie.

Celui qui aurait pu me fabriquer des enfants super tannants mais super wise en même temps. Des enfants avec de quoi de wrong mais d’adorable aussi, genre une myopie précoce ou un talent étrange pour sculpter des œuvres d’art dans des gommes séchées en dessous d’un banc.

Je viens de laisser l’homme de ma vie.

Celui qui aurait pu me guérir de ma phobie des salles de bain ou des sauterelles en été ou des gens qui crachent. Celui qui aurait pu m’aider à devenir quelqu’un de vraiment nice. Parce que c’est ça que je veux en général, j’pense. Devenir quelqu’un de vraiment nice. Juste ça. Dans ma tête c’est beaucoup, pis il m’aurait aidée à atteindre de quoi de pas pire.

Mais je l’ai laissé. Ben, on s’est laissés. Je sais pas. On l’a dit en même temps, le timing était parfait, y en a pas un qui a parlé avant l’autre pis ça me rassure. Parce que quand t’es pognée pour prendre les devants, t’as la culpabilité qui te grignote la pointe du cœur pis t’as la peur de regretter qui t’empêche de dire ce qu’il faut pis d’apprécier la vie qui vient après : les becs qui goûtent de quoi de nouveau (souvent le Jameson), les potlucks excitants pas juste pour ton appétit, les inbox qui te donnent envie de bien écrire, les messages textes qui te gardent éveillée la nuit même quand t’es full fatiguée pis que t’as de quoi tôt le lendemain.

Quand t’es pognée pour te faire laisser, tu te sens comme une crotte de nez pis ça, c’est triste égal. T’oublies que t’es allée à l’école, que t’as plein d’amis cool, que tu sais cuisiner correct, genre que t’as une recette passe-partout pour impressionner quand y faut, t’oublies que t’as un bon cardio, que ton appart pourrait peut-être faire le cover dans un magazine, que tu donnais tout le temps ta collation au p’tit pauvre de ta classe en secondaire 1, que tu look pas pire pantoute dans du medium pis que ta peau est douce sans que t’aies à la crémer à tout bout de champ. T’oublies que t’es chanceuse un minimum.

Faque peu importe, c’est pas évident. T’as juste le goût d’être dans le milieu pis de pas avoir à te séparer de l’amour de ta vie parce que ta vie, ben elle a changé de bord sans t’avertir. Je sais pas pourquoi elle fait ça des fois. Moi en tout cas je pensais que j’étais casée pis que plus jamais j’allais avoir à être insécure, que plus jamais j’allais avoir à douter de ma beauté dedans-dehors à travers les yeux d’un gars. J’étais contente d’avoir passé par-dessus ça, d’avoir trouvé la personne qui allait tomber en amour avec moi un peu plus à chaque jour, même si j’ai le nez croûté après quatre, cinq nuits de grosse grippe.

Là, je suis fatiguée pis ça me tente pas de chercher.

Ça me tente pas de recommencer à porter mes jeans tellement serrés que j’ai mal aux ovaires à longueur de journée, d’atténuer mon humour méchant qui parle dans le dos des filles trop fines qui magasinent chez Lush le dimanche, d’aller faire trimer mon toupet pour qu’il soit drette, de gérer mon Instagram pour que j’aie l’air tout le temps chix pis easy going, de scroller mon feed Facebook à la recherche d’un gars qui s’habille bien mais qui a l’air de pas faire exprès de choisir des morceaux qui sont beaux ensemble, de pas mettre de rouge à lèvres d’une couleur ben intense les soirs de fête au cas où je french l’ami d’un ami qui va être fâché d’avoir taché son contour de bouche.

J’suis vraiment fatiguée ça me tente pas de chercher.

Pis de toute façon, avant de commencer à énumérer la liste de mes qualités à un musicien, le genre qui joue de la guit dans un band qui s’est même pas rendu en demi-finale des Francouvertes, pendant un 5 à 7 où la bière donne envie de fourrer dans une toilette les yeux très fermés, il faudrait ben que je guérisse. Que j’oublie l’amour qui est mort à petit petit feu, que j’oublie que ses meubles sont partis, que son calendrier géant de Beyoncé en maillot est pu l’élément décoratif principal de notre chambre à coucher. Il faudrait que je me rentre dans la tête que si j’oublie mes clés, je

peux pas l’appeler en braillant pour qu’il vienne me débarrer la porte pis que si toutes mes chums de filles sont trop hangover pour bruncher avec moi le dimanche, je peux pas m’attendre à ce qu’il me cuisine un grilled cheese avec quatre sortes de fromage dedans pour me consoler.

Il faut que j’accepte de dormir toute seule même quand je viens d’écouter un film triste qui donne envie de se faire enrouler le corps par des bras qui me font feeler comme si j’étais dans un sleeping bag de nuages. Il faut que je change de parfum pour arrêter de sentir dans mes propres chandails l’odeur de notre belle époque finie. Il faut que je choisisse toute seule la meilleure selfie de mon shooting. Il faut que je m’habitue à ce que ce soit quelqu’un d’autre qui la like en premier sur Instagram. Il faut que je me trouve des amis pour aller à l’épicerie parce que toute seule c’est con. Il faut que je m’achète un oreiller fait sur le long pour le mettre entre mes jambes pis dormir le corps pas trop dans le vide.

Guérir, c’est tough à date. J’ai pas pantoute travaillé sur mes sentiments. J’ai juste réécouté les quatre saisons de The O.C. avec mon t-shirt où c’est écrit « Seth Cohen was my first love » sur le dos (je veux le rentabiliser, il m’a coûté quarante-cinq piasses US plus le shipping pis les douanes). Après le dernier épisode de la dernière saison, je me suis toute chixée, j’ai fait des grandes promesses à mes chums de filles, je leur ai texté « J’SUIS GUÉRIE J’ARRIVE ON PART SUA RUMBA LES MATANTES », je me suis mis de l’ombre à paupières en checkant un tutoriel d’une youtubeuse de quatorze ans et demi qui sait comment se maquiller pour avoir l’air d’une guidoune riche, j’ai déterré mon seul g-string pour pas que mes bobettes paraissent à travers mes jeans ben ben tight, j’ai callé un Uber, j’ai attendu trois, quatre minutes le temps de me passer le rouleau sur le corps pour enlever les poils de mon chat qui s’appelle Audrey… pis j’ai eu mon down.

Je me suis vue envoyer des émoticônes de bonhomme avec des lunettes soleil pis de verres de vin rouge pis d’ananas (juste parce que c’est un fruit festif) à tous mes contacts célibataires, je me suis vue entrer dans le bar pis

me penser bonne parce que le doorman m’a pas fait payer (sûrement à cause que je fais pitié avec mes yeux qui pleurent de l’air), je me suis vue commander des vodka Clamato pour tout le monde pis avaler mon shooter sans respirer pour rien goûter, je me suis vue danser sur une toune de Rihanna qui dit qu’elle est horny, get low ben comme y faut en ayant un peu peur que mes pants déchirent, suer de la nuque pis faire frisotter mes p’tits cheveux qui embarquent jamais complètement dans ma couette, je me suis vue oublier de payer mon bill, rappeler un Uber, trop jaser avec le pauvre chauffeur qui veut juste aller se coucher, oublier mes clés à quelque part pis brailler parce que mon chum est pas en train de somnoler sur le divan à m’attendre avec deux Advil, une bonne dizaine de becs endormis pis l’envie de m’entendre raconter comment j’ai faite pour pas vomir sur le dancefloor même si y est fatigué.

Je me suis vue faire toute ça faque j’ai annulé mon Uber pis j’ai essuyé mon ombre à paupières. Je me suis libérée de mes jeans serrés pis j’ai roulé dans mon lit qui a de la misère à fournir pour me réchauffer la nuit. J’ai pas dormi pantoute. J’ai allumé mon ordi. J’suis allée sur son Facebook. J’ai checké ses nouveaux amis. J’ai spotté la plus belle fille. Je les ai imaginés fourrer un soir pis partir en voyage dans le Maine le lendemain pis s’arrêter au McDo pour commander une patate pis un jus de pomme pis passer les douanes avec le sourire pis s’acheter des hoodies confortables pis manger des lobster rolls pis revenir en char les fenêtres ouvertes pour se faire fouetter la face avec du vent qui donne envie de s’aimer longtemps même si c’est rendu tough aujourd’hui de faire des promesses juste à une personne sans se briser en mille.

Pis j’ai arrêté de respirer.

J’suis sûre qu’ils sortent ensemble.

Pis moi j’ai personne.

J’ai pas encore trouvé le plus beau gars de mon Facebook, je l’ai pas encore inboxé, je lui ai pas encore écrit un message d’une phrase ben simple avec un point à la fin qui dit que son filtre de photo de profil est super adéquat pis que j’aimerais ça prendre un verre avec lui un moment donné, même si c’est con de passer par le web pour se trouver un ami à frencher les soirs de tempête. J’suis en retard pis l’homme de ma vie a full d’avance dans la compétition de qui qui va mourir d’amour pour quelqu’un d’autre le plus vite.

J’aimerais ça moi aussi avoir plein de nouveaux amis Facebook pour lui faire peur, pour qu’il arrête de respirer, pour qu’il m’imagine faire l’amour dans une position qu’on n’a jamais essayée avec un gars qui a tout ce que lui il a pas.

À la place, je choke des soirées de gurlz pour écouter la télé.

J’espère vraiment que ça va pas durer longtemps. J’aimerais ça savoir tout de suite si on va revenir ensemble, si on va se garrocher dans notre vie d’avant parce que le regret pis l’ennui pèsent trop lourd sur notre quotidien différent. J’aimerais ça savoir si dans cinq ans je vais encore penser que c’est l’homme de ma vie ou si je vais en trouver un autre avec le même brillant dans la face, avec la même patience plaquée or, avec la même douceur de peau, avec le même regard d’amour qui se peut pu de nous trouver beaux. Pis anyway revenir ensemble ça serait comme un fail maintenant, faque ça annule la victoire. C’est comme lâcher l’université pour aller vivre ton rêve d’école de surf dans le Sud pis refaire un bac après parce que ton voyage au Nicaragua t’a rien amené de bon.

Faque en attendant, je pourrais juste continuer de trouver que je fais donc pitié d’être mêlée. Je vais me faire des selfies dans les cabines d’essayage du Topshop avec du linge que je pourrai jamais me payer, je vais loader ma carte Visa avec des restos chers où les serveurs te cruisent parce qu’ils sont obligés, je vais organiser des brunchs chez nous avec mes gurlz pour

qu’elles me confirment que j’ai le droit d’avoir de la peine aussi longtemps, je vais boire des mimosas en me disant que c’est santé, je vais saupoudrer de likes discrets les comptes Instagram d’une couple de gars qui ont des blondes plates pour pimenter leur quotidien, je vais attendre qu’ils se tannent de leur douce les bras très ouverts avec le sentiment d’être une sauveuse.

Pis je vais bloquer l’homme de ma vie sur Facebook, comme ça j’aurai pas à analyser ses friend requests meurtrières.

C’est simple dans le fond. Ça va ben aller.

Han ?

Folle à lier

1ER MAI 2016

« Ils sont où les gars qui sourient quand leur iPhone sonne pis que c’est nous. »

1er mai 2016

Depuis que je suis célibataire, je suis folle à lier.

C’est pas des jokes, je me fais très peur, j’ai complètement oublié comment on fait pour être relaxe. Surtout sur Facebook pis Instagram. C’est l’enfer pour moi ces temps-ci.

Au départ c’était des célébrités locales, ça, c’est chill. J’ai cherché Roy Dupuis sur Facebook pendant une soirée au complet. J’ai tout essayé dans la barre de recherche : Roy Dupuis, Dupuis Roy, Roy D, R. Dupuis, Roi Dupuis, Roy Depuis Complet, Roy Dupuis Complet Désolé, Roy Dupuis comédien, Rivière Dupuis, Roy Dupuis comédien ténébreux, Roy Sex-Symbol Québécois Dupuis, RoyDupuis en un mot, Roy Dupuis Perso, Roy Dupuis Perso Yo… Rien trouvé. Je peux juste pas me contenter de sa fan page, je vaux plus que ça.

Ensuite j’ai voulu trouver Manolo de Ramdam pour voir si y était rendu beau, mais j’ai appris qu’il avait jamais vraiment grandi pis moi le monde qui m’arrive au niveau de la poitrine, ça me dérange. Niveau sexu, là.

Après ça, je me suis acheté l’album Deluxe de One Direction, celui avec plein de tounes qui parlent de Taylor Swift y paraît, pis j’ai passé une soirée à essayer de décortiquer les paroles pour repérer les messages codés qu’Harry Styles a écrits pour elle. Je prends soin de ma Taylor, je l’aime, ça tue le temps.

Après ça, à chaque fois qu’un ami Facebook faisait un statut du genre « Derrière le bar à soir, y fait frette dehors mais icitte y fait chaud, la pinte est à trois piasses, viens te torcher si tu m’aimes, on te paie le tax si t’amènes ta gang du HEC », je me donnais le défi de me pointer.

Faque j’arrivais là pis je profitais des deals sur le Jameson pis je m’amusais à regarder les interactions pitoyables des gens de bar. Je les checkais essayer de se trouver beaux même ben paquetés, se fermer un œil sur deux pour voir drette pis montrer à quel point y sont trash de siroter des

Jägerbomb sans grimacer. Je les checkais se prendre en photo, se taguer au paradis des faux amis pis se donner des défis de trip à trois pour être sûrs sûrs sûrs de pas faire dodo tout seuls. Après ça je rentrais chez nous pis je m'endormais le cœur engourdi pis enfin je les comprenais un peu. Quand tu sens rien pis que tu goûtes juste les shooters, ça te fait oublier que demain matin y a personne qui va te dire salut les yeux collés, la peau chaude pis le sourire amoureux. C'est le boutte triste.

Ma folie a commencé à être plus dérangeante y a une couple de semaines quand j'ai fait de la sexu avec un dude que je trouvais le fun pour l'œil. Premièrement, y était plus beau que moi, faque à la base, c'est angoissant. Et deuxièmement, j'avais pas rasé mes jambes depuis trop de temps pis ça aussi, c'est angoissant, surtout quand tu fais la position avec la tite patte dans les airs. Mais il veut pas me revoir. Pis si je le texte, il me répond des choses fines qu'il pourrait dire à n'importe quelle fille qui a un vagin raisonnable. Il veut pas me voir pis j'aimerais ça savoir pourquoi. C'est ma nouvelle obsession. Je me suis dit : peut-être que je louche pis je le sais pas, que je fais juste parler de moi pis que personne me l'a dit encore, peut-être que j'ai vraiment pas catché comment il fallait fourrer dans la vie.

Je comprends pas, pis je pense que je devrais lui téléphoner pour le lui demander, j'ai vingt-cinq ans pis je suis tannée de checker mon cell en imaginant son nom apparaître sur l'écran. Genre que même la nuit, je mets la sonnerie au maximum pis je garde un œil ouvert au cas où il soit un peu tipsy pis que l'envie lui pogne de me texter un message incompréhensible avec plein de fautes dedans pis des émoticônes qui font pas de sens ensemble. Je devrais vraiment lui lâcher un coup de fil, on est des adultes, c'est pu le temps de se retenir d'être énervés par quelqu'un d'autre. Je lui dirais : « Allô, c'est Sarah. On a fourré y a pas long de t'ça, c'est-tu moi ou on a eu du fun ? Ça te tente-tu qu'on chill parce que c'était pas pire agréable la dernière fois pis t'as pas une ESTI de raison de pas vouloir me revoir. Je pogne un tax pis je m'en viens. Bouge pas, book-toi rien à soir, on

va se parler dans le blanc des yeux pis se dire des affaires qu'on se serait dites sur Facebook si j'étais pas aussi écoeurée de vivre dans l'ambiguïté des rapports humains épeurants. »

C'est ça que je devrais lui dire.

Pis là on boirait sûrement du vin en même temps, mais pas trop parce qu'une fois tipsy on skipperait les choses importantes. Pis après ça, rendue chez nous, j'attendrais qu'il me texte pis je me remettrais à me demander pourquoi y est pas capable de me regarder vivre en vrai juste pour le fun d'être en face de moi une fois par semaine, pas plus, faque je le rappellerais, mais y répondrait pas pis plus tard il dirait à ses chums de gars autour d'une bière de microbrasserie de pas faire la gaffe de me faire l'amour un soir de pluie parce que j'suis crissement pas relaxe comme fille. La ville au complet me mépriserait, je perdrais plein de followers sur Insta pis mes selfies que le gars trouvait donc belles seraient tout d'un coup de moins en moins populaires pis je commencerais à douter de moi pis à me trouver laide de partout pis ÇA, ça me ferait chier.

Faque à la place, à titre de recherche, j'ai réécouté He's Just Not That Into You pis j'ai TOUTE compris.

On est folles à lier.

Je m'explique : on est folles à lier parce qu'on se fait des idées après avoir fait l'amour avec un dude. C'est vraiment trop en demander que de faire le vœu de recevoir une mini réponse fine à notre message texte super relaxe. On exagère. On devrait leur donner un break aux gars, les laisser nous dire qu'on est cutes dans un élan de sexu un soir de fin de semaine, les laisser nous taper la fesse gauche quand ça devient ben intense, les laisser nous dire bye avec des becs sur les joues même si on vient de s'échanger des fluides comme si c'était la dernière fois de notre vie. Pis arrêter de les gosser après ça !

Y ont tellement autre chose à faire, genre jouer au Nintendo, manger des pizzas congelées, stalker des suicide girls sur Instagram, gratter leurs gales, se tailler une moustache ridicule pour faire rire leurs chums de gars, checker des photos de hipsters sur Google Images pis se dire que ça serait peut-être le fun de se faire pousser une barbe qui cacherait leurs traits de face ordinaires pis qui sentirait probablement tout le temps la noune, lire le Summum, s'acheter une Apple Watch, porter leur Apple Watch, parler à leur Apple Watch, essuyer l'écran de leur Apple Watch avec un p'tit tissu spécial pis ignorer nos messages textes poliment rédigés parce qu'il faudrait vraiiiiiment pas qu'on soit rushantes pis qu'on les laisse penser qu'on est amoureuses juste parce qu'on a donné des becs à leur pénis qui a toujours une forme awkward en passant. Y sont full occupés ou y ont jamais de batterie dans leur cell ou leur écran est tout pété faque y peuvent pu lire nos poèmes de téléphone pis on vire folles, mais c'est pas de leur faute.

Ils sont où les gars qui sourient quand leur iPhone sonne pis que c'est nous, qui trouveraient très rapidement une sonnerie juste pour nous, genre pour moi ça serait logique que ça soit la chanson-thème de Harry Potter, t'sais la p'tite mélodie douce mais creepy qui donne envie de voler sur un balai au-dessus d'un lac argenté. Ça me ressemble comme son.

Ils sont où les gars qui trouvent ça drôle qu'on soit folles pour eux, qui trouvent ça beau qu'on soit folles pour eux, qui sont excités d'en dedans des pants à l'idée de frencher une folle à lier jolie comme un matin d'automne pas chaud chaud mais où le soleil est juste assez fort pour donner le goût de sortir en coton ouaté.

Ils sont où les gars qui cherchent pas le trouble, qui veulent passer leur temps à nous sniffer la nuque parce que notre parfum cheap du magasin louche de la Place Montréal Trust leur rappelle un week-end au chalet ou la veille de Noël ou les journées pédagogiques quand ils étaient petits.

Ils sont où les gars qui ont le goût de faire des activités, genre marcher pour aller nulle part pis finalement s'arrêter dans un magasin à une piasse pis acheter des cossins pour un party thématique qu'on n'organisera jamais.

Ils sont où les gars qui ont le goût de nous entendre parler dans le dos de nos chums de filles sans nous faire sentir comme des pas fines.

Ils sont où les gars qui trouvent ça beau quand nos cheveux lousses ont pris le mauvais pli de notre couette.

Ils. Sont. Où.

L'autre fois je pensais vraiment que j'en avais trouvé un qui était pas pire, il me donnait full d'attention sur les réseaux, mais finalement en checkant ben comme il faut (c'est-à-dire en le stalkant pendant des heures pour toute savoir sur sa maudite vie plate de gars qui brosse souvent mais qui gosse dans du bois quand il peut), je me suis rendu compte que c'était le genre de gars qui like toute. Faque ça me fait pu rien qu'y like ma belle photo sur Insta. C'est du vent. Je l'haïs depuis que je sais ça. Je suis tout le temps déçue.

Pour me consoler j'ai recommencé à chercher Roy, mais en vain. Il est vraiment nulle part.

J'ai envoyé une photo de mes boules à un dude sur qui je trippais au cégep. Il m'a jamais répondu pis j'ai pleuré. Pour ça. Parce que mes boules lui ont pas donné envie de m'écrire des je t'aime pas sincères, mais pas méchants non plus.

J'ai le goût de publier une annonce sur Kijiji : « Jeune femme nouvellement folle à lier cherche une âme douce comme du velours capable d'accorder ses participes passés comme du monde qui serait partant pour jouer à Clue un soir par semaine dans un lieu neutre qui nous empêcherait d'être trop nerveux. » J'écrirais dans la description que c'est pas urgent pour éviter de sonner rushante, vu que c'est super facile de sonner rushante

quand on est une fille toute seule en 2016. Je pense que j'ajouterais une note de bas de page en mini. On pourrait lire : « Si tu crois que tu peux me trouver belle même quand j'ai les cheveux mouillés, tu pourrais venir sonner chez nous pour qu'on voie si on rit des mêmes affaires. Merci. »

Je pourrais aussi juste m'inscrire à des cours de natation pour pleurer dans le creux autant que je veux. Cette activité-là implique personne d'autre que moi pis c'est peut-être ça la solution à ma folie aux mille visages terrifiants.

T’es pas mon ami

8 MAI 2016

« Je pense que t’as mal compris combien je t’ai aimé. »

Hier, dans un inbox rédigé avec soin (pas de fautes e-rien), tu m’as écrit que ça serait le fun qu’on soit des amis maintenant qu’on s’aime plus pis que notre appartement d’amour est habité par un couple de Français qui savent crissement pas ce que ça veut dire de vivre sur la Promenade Ontario. T’avais l’air super sincère, tu disais que ce serait agréable de pouvoir prendre des bières ensemble pis de se donner des nouvelles pis de rire de notre passé maladroit pis de nous taguer sur Facebook dans une brasserie à mi-chemin entre le Plateau pis Hochelague pour montrer aux gens qui nous connaissent pas tant que ça que notre relation est fucking relaxe pis tout autant à jalouser que dans le temps qu’on était un power couple.

Je pense que t’as mal compris combien je t’ai aimé.

Cette sorte d’amour là va m’empêcher toute ma vie d’avoir envie de manger des olives avec un cure-dent en ta compagnie dans un bistro pas d’âme à parler de comment ta blonde est belle quand elle attache ses cheveux sur le top de sa tête les dimanches où vous êtes hangover en même temps. Cette sorte d’amour là va m’empêcher toute ma vie d’avoir envie de t’écouter être inquiet parce que t’as trouvé des messages textes louches dans le cell de ta douce qui te dit moins souvent qu’avant qu’elle t’aime tellement fort que ça lui coupe le souffle.

Pis je pensais que tu pensais pareil.

Je pensais que ça te ferait mal en dedans de m’entendre parler de comment mon chum est parfaitement différent de toi. Qu’il porte bien les bagues sans que ça soit too much pis que ses skinny noirs sont tout le temps propres (pas de poils de chat). Qu’il sait comment rédiger des messages textes capables de me faire venir du cœur avec juste assez de becs en majuscules. Qu’il oublie jamais que je suis angoissée. Qu’il me cuisine des pâtes comme j’aime, genre avec des ingrédients chers dedans. Qu’il monte mes meubles IKEA en sacrant pas une esti de fois.

Mais t’es content de ça. T’as le goût que je t’en parle. Qu’on aye ben gros de la jasette. Qu’on se souvienne en souriant avec les yeux de toutes nos chicanes. Comme la fois que t’étais tellement paqueté que t’as fait pipi dans la cuisine pis que je pleurais tellement de rage que je t’ai lancé un pamplemousse dans la face. Comme la fois que j’ai frenché une fille au bar pis que ça t’a fait chier pour une raison que j’ignore encore. Comme la fois qu’on était en voyage vraiment très loin dans le milieu du Pacifique pis que j’ai fait une crise parce que je voulais pas dormir dans le cratère d’un volcan.

T’es pas mon ami.

Parce qu’on peut pas être des amis quand on a fait toute ce qu’on a fait, quand on a pleuré pour toutes ces affaires-là, quand on s’est dit je t’aime autant qu’on s’est dit scuse criss, quand on a consacré les plus importantes années de nos vies de jeunes adultes ensemble, à se poser les mêmes questions, à passer nos fins de semaine à faire des plans qu’on réaliserait jamais et surtout, surtout, à se fiancer sur la MDMA un matin de fête en été. Il me semble que c’était en juillet chez ton amie que j’haïs à cause de ses grosses boules que je sais que t’apprécies beaucoup. Je m’en souviens, on n’était tellement pas sur la planète Terre qu’on se pensait capables de s’aimer jusqu’à notre mort paisible. Ton autre amie comédienne qui travaille jamais nous a filmés avec son cell, elle pleurait, elle trouvait ça beau, elle avait hâte à notre mariage, elle pensait déjà aux centres de table. Je suis pas mal sûre qu’elle aurait voulu qu’on se marie dans une grange. Elle était conne d’espérer ça, c’était pas notre vibe.

Mais j’aimerais ça la revoir cette vidéo-là. Faudrait que tu la check toi aussi, tu comprendrais. Peux-tu inboxer la fille pour savoir si elle l’a encore ?

T’es pas mon ami.

De toute façon, c’est super laid de penser qu’on puisse arrêter de se trouver tellement beaux que les autres autour sont réduits à des esti de pichous. Qu’on puisse arrêter d’avoir envie de se sauter dessus quand on a bu une coupe de vin à peine pis qu’un détail comme un sourcil broussailleux ou un clin d’œil bien placé nous donne envie de faire l’amour même si on est loin de notre lit. J’ai pas le goût qu’un jour un high five ou une bine ou un fist bump suffise pour se dire salut. Je nous imagine faire ça pis je trouve ça super niaiseux. J’ai pas le goût qu’un jour on conclue nos inbox en écrivant : « Tu diras salut à chose-bine ta blonde pour moi. » Anyway je le penserais jamais vraiment pis à la place je m’imaginerais lui donner une tite tape dans la face.

Pour me rassurer je l’ai stalkée sur Facebook, je me suis rendue ben loin dans ses photos, j’ai fait des screenshots des pires (genre celle où elle est en Inde, elle a le nez qui pleume à cause d’un bon coup de soleil, ses cheveux sales de trop de jours frisottent sur son front pis ses bracelets faites par des p’tits culs super pauvres lui donnent l’air d’être une sauveuse, ou genre l’autre où elle a des spots de sueur en d’sous des bras) pis je les ai envoyés à toutes mes chums de filles pour qu’ensemble on se dise qu’à côté d’elle, je suis la reine du monde. Au niveau du look pis du bonheur aussi. Je m’haïs d’avoir fait ça, mais je souffre. J’ai le droit.

Je me demande si tu prends ta douche avec elle, si tu ris avec elle, si tu lui rapportes des barres de chocolat du dèp quand tu vas t’acheter des cigarettes, je me demande si elle t’a convaincu d’arrêter de fumer pis de t’ouvrir un compte en banque. Je me demande si elle trouve ça beau autant que moi la peau maganée dans ta face, ta corne sur les doigts, tes cuisses fortes, tes cheveux tellement fins que t’angoisses de toutes les perdre en te les lavant, tes cicatrices qui se calment pas avec les années, ton tattoo de chest qui va jamais redevenir à la mode.

T’es tellement pas mon ami mettons. Anyway, c’est quoi c’te concept-là ?

T’aimerais-tu ça toi checker un film genre Roméo et Juliette 2 (dans un monde oussé qu’y meurent pas dans le 1) pis que la prémisse ce soit qu’ils sont donc ben heureux d’être juste super chummés finalement ? Ça serait-tu poche rien qu’un peu. Ça te tente sûrement pas de voir Juliette se faire faire les ongles en jasant avec Roméo sur son cell de toute pis de rien, avec la politesse de deux personnes qui sont fières de leur nouveau lien d’amitié zéro ambiguë.

Ça tente à personne de checker ça.

On veut que les gens s’aiment, qu’y fourrent, qu’y se fiancent sur la MDMA, qu’y se chicanent, qu’y se laissent pis qu’y se laissent tranquilles avec les plus beaux souvenirs amoureux cachés dans un coin sombre mais paisible de leur cœur. C’est toute. Y a rien après ça. Juste de la nostalgie normale qu’y faut pas se sentir cheap de ressentir.

Je t’aime pu comme on était censés s’aimer, ça je le sais, mais le temps m’aide pas, il fait juste me rappeler que j’ai laissé passer la plus belle occasion du monde de réinventer l’amour comme il faut. Dans les yeux des gars qui m’amènent manger dans des restos que tu connaîtras jamais parce que t’aimes ben trop les hot-dogs pour gaspiller un repas sur de quoi de fancy, je vois seulement des possibilités d’affection moins spéciale qu’avec toi.

Avec eux je me retiens, je les regarde ben drette dans les yeux pour éviter qu’ils me check de côté pis qu’ils se rendent compte que j’ai des angles plus ou moins tight, je ris pas trop fort parce qu’une fille qui rit fort ça a l’air que ça veut dire que c’est une conne en manque d’attention, je mange pas beaucoup parce que c’est laid de la bouffe qui déborde dans une bouche de femme qui est censée servir à frencher pis à faire des becs soufflés, je m’habille comme sur les blogues de mode qui connaissent rien juste parce que j’aurais peur que mes t-shirts funky enlaidissent ma silhouette qui est supposée donner envie de fourrer, je fais la liste de mes qualités pour éviter

de mettre le spotlight sur le fait que je suis un long spagat d’angoisse pas capable de se trouver belle toute seule.

Je trouve ça triste. On va devenir le genre de personnes qui se croisent dans la rue pis qui se promettent d’aller prendre un café.

Pis comme tout le monde on le fera jamais, tu le sais ben.

On n’est pas spéciaux.

Très riche

31 JUILLET 2016

« C’était aussi le genre de gars qui finissait une conversation web avec un gros thumbs up bleu pis ça c’est non. »

C’est dimanche pis j’ai texté tout le monde. Sans exception.

De ma best de best qui a déjà vu mon vagin pour une raison floue à mon amie qui me gosse quand je passe plus que trois, quatre minutes avec. De mon amie du cégep qui vient de temps en temps à Montréal pour aller se geler le cerveau au Bilboquet pis dépenser sa paie de serveuse du East Side Mario’s dans des crop tops qu’elle mettra jamais à mon autre amie qui habite à deux rues de chez nous mais que j’appelle juste quand j’ai besoin de prendre mon outfit particulièrement réussi en photo plein pied.

Il fait full beau pis j’suis toute seule, j’ai même commencé à réécouter les Sex and the City à partir de la saison 1 pis j’ai checké au moins huit fois la scène où Carrie met sa naked dress pour sa première date avec Mr. Big pis qu’il lui dit « interesting dress » pis qu’elle répond « meaning ? » pis qu’il répète « interesting dress » pis qu’une fois dans sa Mercedes y se sautent dessus. C’est nice comme bout.

J’suis toute seule faque je me demande si y est temps que je me fasse un chum, si y est temps que je fouille dans mon Instagram à la recherche d’un gars avec pas trop de barbe qui se fait jamais de selfie parce que c’est con un gars qui se fait des selfies. Une fille non. Un gars oui. Y a pas d’explication. Juste. C’est ça.

Y est peut-être temps que je sois moins saoule au bar pour voir plus drette pis repérer les dudes qui ont l’air d’avoir du cash mais qui ont plus que ça, genre Logan dans Gilmore Girls. Lui y est sharp, y est où ? C’est sûrement le bon moment pour aller au IKEA spotter les gars tout seuls qui marchent dans le sens contraire des flèches pis qui passent ben trop de temps dans la section Tel Quel.

Ou bien je pourrais aller me faire bronzer en tankini au parc Laurier pour attirer l’attention d’un gars qui possède un chien d’une race ben à la mode, genre ceux qui ont des gros yeux, des petites oreilles croquantes pis qui ont jamais l’air relaxes.

Je pourrais m’inscrire sur Tinder, écrire dans ma description « SALUT CHU COOL », attendre de voir si mon humour est accessible pis swiper jusqu’à tant que je sois raquée de l’index.

Je pourrais continuer de chercher Roy Dupuis. Le trouver. Le convaincre de m’aimer même si y a mille fois mon âge pis un passé amoureux intimidant. M’acheter un condo avec lui. Le regarder bougonner au quotidien. Brosser ses cheveux sel poivre. Le bécoter. En tout cas.

Je pourrais me matcher avec un gars super beau pour faire jaser les filles que je connais juste parce qu’on se follow sur toutes les plateformes du web, me mettre cute comme jamais pour aller en date avec lui, genre me frotter le corps au complet avec un gant de crin pis de l’exfoliant très cher qui sent les fleurs qui existent pas pis m’enduire de Sorbet Vichy à soixante piasses le ti-pot pour sentir le dessert santé même dans des endroits qui sont pas supposé sentir de quoi de comestible. Pis être encore plus chix si par chance ma crème me laisse un petit hâle brillant qui donne l’impression que j’suis tout le temps douce et hydratée du chest (un peu comme Taylor aux Grammy quand elle portait son deux-pièces orange et rose pis sa nouvelle coupe au carré super belle). J’pourrais m’acheter un t-shirt qui passe pour une robe en planifiant de pas mettre de bobettes en dessous, mais sûrement choker à la dernière minute parce que je sais pas si les gars trouvent ça hot ou juste creepy-trop-surprenant de tomber direct sur un vagin quand ils promènent leur main dans notre région royale.

Je pourrais aussi tenir des auditions pour me dénicher un accompagnateur occasionnel capable de se gérer en présence d’un groupe de jeunes dans le vent qui roulent sur l’or à cause du CALQ. Parce que t’sais c’est l’été pis y a beaucoup de soupers qui s’organisent pis je me trouve loser d’arriver dans un barbecue festif avec pas de gars qui pourrait me complimenter sur mon look de grillades (un outfit à base de denim, j’imagine). Toute seule avec ma pièce de viande marinée (souvent c’est tandoori), je me sens pas cool pis c’est un feeling qui me gosse. Je voudrais vraiment être contente de pas

avoir à partager ma brochette, mais je feel conne parce que partout autour c'est l'amour en groupe de deux pis c'est tough d'assumer sa solitude de juillet.

J'ai personne pour me dire que j'ai de la sauce sur le menton, personne pour enligner le responsable du gril sur ma cuisson, j'ai pas de genou à pogner en dessous de la table quand le sujet de conversation est rendu plate, genre quand le monde se met à parler d'une application iPhone qui te motive à jogger pour perdre ton muffin top. J'ai personne à frencher dans les toilettes quand je deviens tipsy sur mon litre de Gallo rosé. J'ai personne pour me faire une tresse dans le toupet juste pour rire après le dessert, quand je suis trop pleine pour faire autre chose que de m'écraser sur des cuisses d'homme pis me faire jouer dans les cheveux maladroitement.

L'autre fois j'ai essayé d'entretenir de quoi avec un gars qui paraît ben. On buvait du vin, on mangeait du take-out, on se frenchait en public (pas grave si on croise des gens qu'on connaît un brin). Y s'instagramait ben, il avait l'air d'un dude qui pète des yeules, mais qui te cueille un pissenlit pour pas trop de raison. Y avait le casting parfait, y aurait pu jouer dans un film avec des guns si y avait eu un certain talent pour la comédie, mais tout ce qu'il savait faire c'était me dater une fois par semaine avec pas full d'entrain.

Des fois, on jasait de notre passé amoureux avec nostalgie pis il prenait des breaks de nous pour gosser sur son cell pis répondre à ses chums de gars dans leur conversation de groupe qui devait sûrement s'intituler « MY BOYZZZZZ 4 LIFE ». Mon discours était interrompu toutes les trois minutes, j'avais envie d'y pitcher dans la face son iPhone 4 tout pété avec un fond d'écran de marque de calotte, mais je me suis dit qu'à son âge c'était peine perdue, y avait pas appris à gérer sa technologie comme du monde. C'était aussi le genre de gars qui finissait une conversation web avec un gros thumbs up bleu pis ça c'est non. Faque y savait juste pas.

Y était beau pis poli mais y avait aucun skill avec les émoticônes pis ostie que ça me gossait que ses priorités soient pas à la bonne place.

Surtout, je me trouvais laide dans ses yeux pis j'étais jamais capable de choisir le outfit qui allait me faire shiner en sa présence. Quand il dormait chez nous, je faisais comme dans Bridesmaids pis je me levais doucement pour aller me faire un touch up de mascara avant de me recoucher à côté de lui pis de faire semblant de me réveiller encore toute fraîche-pette comme la veille. C'était épuisant.

Faque un moment donné on s'est flushés, pis après ça j'étais triste pour une seule chose. Pas pour son pénis généreux au niveau de la forme. Pas pour son doigté fougueux. Pas pour ses clins d'œil bien placés. Pas pour sa peau de face faite sur le rough à cause de la vieille trentaine. Non, j'étais juste triste parce qu'une fois ben tipsy, j'avais pu personne à qui texter que j'suis tipsy, pis je trouve ça cute texter un gars que j'suis tipsy, c'est comme charmant. Genre « slu j'suis tipsy ». Je me trouve cute quand je fais ça. Si tu catch pas c'est pas grave, c'est une affaire de génération ou peut-être de manque d'attention, je sais pas encore.

Faque quand je me suis rendu compte que je m'étais matchée juste à cause de ça, j'me suis mise à être bien tu-seule. À tripper sur ma capacité à m'autofaire un tchin, à zipper ma robe avec succès à la suite d'une passe de contorsion qui mériterait un high five, à me trouver cool d'arriver solo dans un potluck thématique houmous maison, à pas attendre après un message texte rassurant, pis à être contente de ça.

Parce que se rassurer toute seule c'est sûrement le signe qu'on est bien même si c'est l'été pis que les mots doux d'un gars le fun pour l'œil c'est jamais de refus. Des fois c'est juste moins compliqué. Parce qu'on sait pas ce qu'on veut. Quand on est en amour, on aimerait ça pouvoir fourrer le barman qui fait du flair. Quand on est single, on aimerait ça que quelqu'un quelque part nous trippe dessus pour nos défauts sans avoir à downloader

une application qui te dit elles sont où dans la ville les autres âmes frues de pas être dans une team de deux.

Je pourrais juste changer ma photo de profil sur Facebook pour voir si je suis toujours dans le vent. Si j'ai deux cents likes ça pourrait être pas pire. Je pourrais écrire un statut qui invite le monde à aller la checker. T'sais, pour mettre toutes les chances de mon bord. J'ai sûrement besoin de ça. Parce que pour vrai j'ai encore le cœur en morceaux, si on me donnait une piasse à chaque fois que je stalk mon amour d'avant je serais fucking riche.

Je sais toute de lui. Je sais que sa mère s'est acheté un vélo, je sais que sa belle-sœur est au Costa Rica pis qu'elle a pas une cenne, je sais qu'il a liké la photo de sa blonde du secondaire (celle qui vient d'avoir un bébé), je sais qu'il travaille demain, je sais qu'il sort avec une fille (ordinaire, selon mes gurlz – moi je dis ça je dis rien), je sais qu'il a partagé une vidéo d'une otarie qui est crampée pis que son meilleur chum a commenté « lollllll » en dessous. Je sais que ses cheveux allongent vite, je sais qu'il s'est acheté un t-shirt Obey, je sais qu'il s'est planté en skate (j'ai vu une photo oussé qu'il a une nouvelle gale sul bras). Je sais qu'il est occupé, y est pas souvent online. Je sais qu'il va ben, ou peut-être qu'il va mal pis qu'il est juste bon pour être chill sur les réseaux.

Je sais toute ça.

J'suis-tu loser.

Toute seule correcte

11 AVRIL 2017

« J’angoisse pas à checker mes printemps passer.
Parce qu’anyway ils sont de plus en plus fleuris pis
c’est beau à voir aller. »

Ça fait un bon bout que je suis toute seule. Toute seule correcte.

Je veux dire que je dors bien en diagonale dans mon lit queen, enroulée tout croche dans des draps Calvin Klein que j'ai payés avec ma Visa déjà ben pleine au HomeSense de la Place Versailles un jour de pluie que je me sentais fearless.

Je veux dire que je suis à l'aise avec l'idée d'être la third wheel dans n'importe quelle activité sauf peut-être du Go Kart parce que criss que c'est con de conduire un p'tit bolide en caoutchouc qui sent l'swing sur un circuit sketch dans le boutte triste de la rue Hochelaga.

Je veux dire que j'suis pas jalouse quand ma seule chum single a un match sur Tinder pis que le dude a pas tant l'air de vouloir la vendre sur internet en échange d'une Xbox pis d'un sac de Cheetos cajun format collation.

Je veux dire que quand je reviens chez nous un peu tipsy j'ai pas nécessairement envie de texter « tu fais koi » à un dude random qui poirote dans mon téléphone depuis un soir d'été où j'étais willing de collecter des numéros avec nonchalance et peu de promesses à cause d'une Corona de trop.

Je veux dire que quand je m'achète cinq paires de bobettes pour trente piasses, je les choisis pour mon bon plaisir ou pour les motifs de hamburgers ou pour ce qui est écrit sur les foufounes, des détails de même. Je les choisis pas pour la coupe sexu au cas où je ferais l'amour avec un gars qui porte une attention particulière à mes sous-vêtements (anyway ceux-là qui check ça y sont ben trop vieux ou sinon y gossent solide).

Je veux juste dire que ma solitude me rend pas triste. Ces temps-ci j'ai le cœur léger comme une plume ou aussi léger que Mary-Kate Olsen dans ses années sombres après le franc succès de New York Minute. Je me prépare à souper sans me trouver conne, j'ai trois recettes, merci Ricardo, tu fais ça

simple. Je me verse un verre de Gamay sans me trouver loser d'aimer ça boire une tite coupe de vin le mardi soir pour me féliciter de pas avoir donné un mini coup de poing dans la face d'un p'tit gars tannant dans l'autobus. Je m'observe tout nue dans le miroir de ma salle de bain à l'éclairage très très smooth pour les bathroom selfies en me disant que ça va ben, que j'ai l'air en forme, que je bois assez d'eau, que je dors assez d'heures pis que je mange santé en général sauf quand je suis lendemain de veille pis que j'ai vraiment le goût de me gâter avec du fromage en grains, des Mini Eggs pis un Arizona (la longue cannette).

Je trouve pas le temps long comme ça. Je compte pas les heures ni les jours ni les mois. Je regarde pas l'horloge de ma féminité s'épuiser. Au contraire, je prends des forces. J'angoisse pas à checker mes printemps passer. Parce qu'anyway ils sont de plus en plus fleuris pis c'est beau à voir aller.

Je m'inquiète pu pantoute pour mon amour d'avant qui traînait de la patte, qui se tannait de nous trouver beaux, qui voulait plus faire l'amour dans des positions qui nous rendaient nerveux-le-fun, qui s'inventait des raisons pour aller se coucher tôt, qui oubliait que c'est sympathique de boire des shots pour dessert jusqu'à ce qu'on se confie nos plus grands secrets, qui me faisait plus de clins d'œil meurtriers, qui m'amenait plus de verre d'eau quand c'était l'été pis qu'il faisait chaud.

Je m'inquiète pu pantoute pour mes battements de cœur qui accéléraient pu quand je le voyais arriver en serviette après une douche brûlante ou quand il réussissait à flipper une crêpe ben haut comme du monde sans l'échapper ou quand il connaissait les paroles d'un rap audacieux (souvent c'était du Lil Wayne) ou quand il avait un nouveau t-shirt ben ben blanc ou quand il skippait une journée de barbe ou quand il me regardait drette dans les yeux en me disant que mes défauts y sont beaux ou quand il me faisait dégeler une pizza pochette les jours de grande grippe ou quand il emmêlait

ses jambes fortes avec les miennes toutes longues et fines en plein milieu de la nuit (souvent ça arrivait l'hiver).

Maintenant je prends mon temps, personne m'attend nulle part, je marche pas mal plus qu'avant pis je remarque les beautés de la ville. Depuis que j'suis toute seule, j'suis vraiment moins essoufflée par toute.

Là, j'suis bien.

Là, je regarde les gens en équipe de deux autour de moi pis j'ai pas le goût de faire comme dans Freaky Friday, de pogner mon élan pis de leur rentrer dedans pour changer de place avec eux autres. Je ferais peut-être ça avec Taylor Swift, surtout depuis qu'elle a laissé le tata qui pèse sur play pis qui scratch des vinyles à Vegas.

Là quand je sors avec mes gurlz au bar, je me mets cute, genre je m'arrange pour pas qu'on voie les marques de mes bobettes à travers mes jeans ben ben ben serrés pis j'suis pas triste de pas avoir un grand corps masculin qui m'attend à la maison à une heure assez raisonnable pour pas déclencher une chicane inutile. Je rentre quand mes yeux se ferment tout seuls ou quand j'ai la soudaine envie d'aller rechecker le pilote de Grey's Anatomy pour voir le moment où Meredith catch que Derek c'est son boss, ou quand je me rends compte que mon rouge à lèvres est rendu juste une p'tite ligne mince irrécupérable tout le tour de ma bouche, ou quand je commence à rêver à mon pydje, ou quand je me rappelle que le lendemain il faudrait ben que je me lève avant midi pour accomplir de quoi d'honorable, genre une brassée ou un dessin dans mon journal intime ou un poème qui parle du gars dans le métro qui avait l'air beau de loin la fois que j'ai été assez chanceuse pour embarquer dans un wagon Azur.

Pis aussi maintenant toute se peut.

Si j'suis dans un ascenseur, je peux frôler le p'tit doigt rugueux d'un homme d'affaires occupé mais ouvert pis par chance lui tomber dans l'œil pis sniffer son cou qui sentirait sûrement le sapin de Noël mélangé à

quelque chose de moins festif pour pouvoir être porté à l'année, en lui murmurant à l'oreille que j'suis travailleuse autonome pis qu'il peut m'amener n'importe où, n'importe quand. Là il s'énerverait, il cancellerait ses meetings importants, il bookerait des billets d'avion première classe parce qu'il est pas cheap pis on arriverait full d'avance à l'aéroport pour avoir le temps de chiller dans le lounge Feuille d'érable pis de caler du Chardonnay tiède en faisant la liste des choses qu'on veut faire ensemble. Genre manger des sushis tout nus, se faire tatouer une quote de Drake sur une fesse (je pense que je choisirais « I love your ass like the Ninja Turtles love pizza »), se marier pas pour vrai dans un champ de tulipes, se faire faire des kimonos sur mesure pis adopter un animal exotique qu'on se ferait tragiquement confisquer aux douanes. Des désirs simples qui se racontent bien au brunch le dimanche devant une audience avide de sensations fortes au niveau du passeport et du vagin.

Si j'ai envie de partir au Costa tripper avec un boute-en-train qui fait le ménage dans une auberge de jeunesse au parfum d'eau de Javel en échange d'un ukulélé pis d'une bouteille d'après-soleil, j'ai le droit.

Si j'ai envie de me caser pis de Netflix and chill avec quelqu'un d'assez patient pour m'expliquer toutes les intrigues de Suits sans pogner les nerfs, j'ai le droit.

Si j'ai envie de me faire une blonde belle mais pas plus que moi pour éviter que je me sente laitte à tout bout de champ, j'ai le droit.

J'ai le droit de tomber en amour même si j'viens d'écrire sur internet que j'suis donc ben bien toute seule. J'ai le droit de battre du cœur plus rapide que supposé à cause d'un inconnu qui me mêle toute avec sa forme d'yeux spéciale pis son rire qui me touche.

J'ai le droit de me faire faire un bébé par un gars qui me donne pas vraiment de papillons dans le ventre mais qui a des criss de bons gènes, pis de l'élever comme je veux pis de lui apprendre à dire merci plus que pas

assez pis de le laisser marcher nu-pieds même dans des endroits ben ben sales pour qu'il se forge un système immunitaire sur la coche.

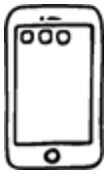
J'ai le droit de dire que je veux pas d'enfant aussi.

J'ai le droit d'en avoir dix aussi mais non.

J'ai le droit de toute faire bon.

Tout ce que je demande

18 SEPTEMBRE 2017



« Je pourrais accomplir tellement de choses si j’arrêtais d’attendre après le message texte d’un gars mettons. »

Je me vante tout le temps que j'suis ben toute seule.

J'suis rendue vraiment bonne pour convaincre les gens que c'est un mode de vie le fun à adopter : les longues journées à rien faire sauf peut-être une couple de stories de ton chat au léger retard, les fins de semaine habillée n'importe comment le toupet bobépiné sul côté, les 5 à 7 ben sur le radar dans un body en velours qui fait que c'est compliqué d'aller aux toilettes, les soirs de semaine à te cuisiner ce que tu veux (l'hiver c'est une petite pâte au pesto avec ben de la sri pis l'été c'est une boulette à hamburger végé qui essaie fort de s'assumer sur le grand gril).

J'aime aussi souligner qu'en étant toute seule on peut décorer son appartement sans demander l'avis de personne, pis c'est un argument béton qui vient ébranler des couples plutôt solides. Les bouteilles de bière de microbrasseries qui s'alignent sur le top des armoires de cuisine pis une vieille valise en guise de table de salon, c'est pas pour tout le monde.

Pour vrai, je me suis convaincue moi-même que j'ai besoin de personne. C'est rendu que ça me fait mal d'imaginer quelqu'un d'autre brûler mes chandelles chères qui sentent la forêt en santé ou se laver les mains avec mon savon Aesop qui exfolie en s'il vous plaît. J'ai aussi ultra pas le goût de manquer 90 Days Fiancé sur TLC pour aller dans un souper de belle-famille où je serais obligée de manger une coquille Saint-Jacques.

Mais des fois c'est long. Juste des fois.

Je m'en fous, j'irais faire un pique-nique avec pas mal n'importe qui juste pour avoir une raison de me chixer, de sortir de chez nous pis de parler de mes insécurités pendant deux, trois heures à quelqu'un qui a pas encore compris que j'suis super selfish.

Mais souvent, à la place, ce qui arrive, c'est que la date est assez spéciale dans le bon sens pour que je la raconte dans mon journal intime.

Faque je sors mon crayon full pointu qui écrit ben en ostie pis je couche sur papier les moindres détails de la soirée : les becs sur les joues au début, la texture de la couverte qui protégeait nos fesses du gazon piquant, le Gamay finement choisi, le Comté coupé au couteau de plastique, le moment où j'ai switché de position pis qu'on a vu mes bobettes parce que j'étais en robe soleil, l'autre moment où lui il avait une miette de pain de pognée dans la barbe pis que je savais pas s'il fallait que j'y dise, le vent qui s'est levé au dernier verre, les frissons sur ma peau qui lui ont sûrement donné envie de me donner des becs sur les cuisses, la ride de Bixi maladroite jusque chez lui, la visite guidée pas nécessaire, l'inspection de sa pharmacie en faisant semblant de faire pipi, les confidences ben trop intenses la tête posée sur l'oreiller, mon éternel discours de fille qui veut pas de chum, les étoiles dans ses yeux en m'écoutant parler, la pression qui s'envole de ses épaules paresseuses, la légèreté qui s'installe dans la chambre décorée de vinyles sans originalité pinés sur les murs craqués, les frenchs enfin, la sexu finalement, le dodo pas collés, mon départ précipité parce que j'haïs ça me réveiller hangover à côté d'un gars qui m'aime pas assez pour être capable de voir le beau dans ma face de matin.

La plupart du temps j'appelle un Uber pis en chemin vers chez moi pendant que le soleil se lève pas loin je me repasse juste les moments cutes dans ma tête pour être prête à tout raconter à mes chums de filles. Rendue chez nous, je me glisse dans mes couvertes tout nue, je prends même pas le temps de me laver parce que je veux tester son odeur qui me colle dessus pendant mon sommeil. Si je m'endors tout de suite, c'est bon signe.

Pis après ça j'attends.

Ma batterie de cell reste proche du 100 %, je traîne mon chargeur partout, je le plug derrière le bar au resto pour être sûre de pas trop stresser, je mets la sonnerie super fort matin et soir. Et plus important encore, je texte jamais mes amis parce que s'ils me répondent mon cœur va faire un bond en

pensant que c’est lui, pis là je vais les haïr toute la gang de me faire des faux espoirs.

Mais à chaque fois j’attends pour rien.

Je pourrais accomplir tellement de choses si j’arrêtais d’attendre après le message texte d’un gars mettons. Je pourrais me préparer des repas pour la semaine, faire du bénévolat (genre servir des déjeuners santé à une gang de morveux que je finirais sûrement par vouloir adopter), suivre des cours de ballet pour être un peu Julia Stiles dans Save the Last Dance (mais sans le boutte hip-hop), sauver un pitou, arroser mon pauvre plant de basilic, lire la biographie de Corneille (le chanteur), apprendre à me faire une ligne d’eye-liner qui a de l’allure, prendre des nouvelles de ma cousine, jouer aux Sims pis me construire un esti de gros palais qui look Quartier DIX30, faire des push-ups, manger une barre Clif, passer le balai en dessous de mon lit, aller me balancer dans le parc, écrire une lettre anonyme à quelqu’un de vraiment tout seul, regarder des photos de Julia Roberts sur Google Images, faire un sourire sincère à mon reflet dans le miroir, réussir une queue de poisson dans ma couette, aller au musée pour me sentir deep, me magasiner des rideaux qu’on voit pas au travers pour qu’enfin je puisse me promener tout nue chez nous sans faire un spectacle aux voisins, fabriquer mes propres chandelles pour que ça soit pu ma principale source de dépense, jaser à mon chauffeur Uber pis mériter mes cinq étoiles, lire un livre à la place de faire refresh sur mon Instagram pour voir si les gars que je trouve beaux ont vu la story de ma face en gros plan, être une meilleure personne pis fermer mon cell.

Mais à la place je continue d’attendre.

Je demande pas au gars d’emménager chez eux pis de me clearer une rangée au complet dans son rangement modulaire PAX, j’y demande juste de souper avec moi une deuxième fois, de boire du vin nature dans des tasses à café jusqu’à tant qu’on fasse de la sexu avec un œil fermé, pis que

le lendemain on se réveille dans l’autre sens du lit avec le vague souvenir d’avoir vécu de quoi de pas pire.

Mais ce qui arrive d’habitude, c’est que le gars disparaît (sauf pour les fois qu’il like une selfie particulièrement réussie) pis une couple de mois plus tard j’apprends qu’il s’est fait une blonde parce que mon fameux statement de liberté, ça turn off finalement. Souvent la fille qu’il a choisi de texter back est faite sur un frame de chat discret, elle a un diplôme qui sonne sérieux pis elle est super game d’aller surfer à Tofino sur un coup de tête. Elle est belle même avec juste un coton ouaté sul dos, ses cheveux sont frisés naturels comme si elle dormait tout le temps avec des tresses françaises pis elle gratte un peu la guitare, mais elle est vraiment humble par rapport à ça. Genre elle fredonne une vieille toune de Cat Power pis après le refrain elle change d’idée parce qu’elle est trop gênée d’être cute de même.

Pis j’trouve ça chien parce que j’suis rien de t’ça moi.

Moi, j’suis un long spag de femme, j’ai un certificat à l’UQAM mais j’étais souvent saoule dans ce temps-là, j’suis ultra réticente à l’idée de me mettre debout sur une vague, si je porte juste un coton ouaté pas de pants ben on voit ma noune, mes cheveux frisent dans le mauvais sens même si je me passe un coup de fer dedans pis le seul instrument que je sais jouer c’est le saxophone alto pis tout le monde rit de moi parce que mon répertoire c’est juste des tounes de Harry Potter.

Faque y faut vraiment que je tienne mon bout pis que je me trouve des choses à faire à la place d’attendre que mon téléphone sonne sinon j’vais arrêter de me sentir cool pis j’ai ben trop travaillé fort pour perdre la course à l’amour-propre.

Tout ce que je demande, c’est qu’une fois de temps en temps quelqu’un vienne déposer une surprise dans ma boîte aux lettres, genre un mixtape

avec six tounes tristes pis six tounes qui font sourire. Me semble que c’est pas compliqué.

Ou trouver quelqu’un qui haït les mêmes affaires que moi, genre les chalets, les shoots de femmes enceintes, la question « quoi de neuf », le gelato, les Facebook live pis l’Halloween.

Ou quelqu’un qui puisse venir m’aider quand j’pas capable d’attacher mon ostie de bracelet toute seule.

Ou quelqu’un pour me prendre en photo plein pied quand j’ai un beau outfit.

Ou quelqu’un pour me dire que je suis belle même quand j’ai une p’tite grippe.

Mais pas à temps plein parce qu’anyway ça finit toujours que j’ai de la peine.

Fines fines fines

4 DÉCEMBRE 2017

« On aurait beaucoup de rides dans le coin des yeux pis on pourrait mesurer notre beauté avec ça pis rien d’autre. »

C’est un tragique classique : on déniche un gars qu’on trouve pas pire pour l’œil sur Instagram (souvent il a pas beaucoup de photos de sa face, mais on trouve des petits bijoux dans le vortex des photos taguées, c’est une mine d’or pour les filles perspicaces). On lui écrit de quoi de bref pis d’un peu drôle par rapport à son pseudonyme ou à sa dernière publication (je mettrais ma main au feu que la plupart du temps c’est un égoportrait sarcastique). Il nous répond trois jours plus tard parce qu’il est pas tight sur les réseaux pis on finit par aller boire des cocktails trop sucrés avec une brochette de litchis en canne dans une place qu’on a jugée originale sur le site du Nightlife.

On se fait des attentes ; on s’imagine qu’il va nous faire un compliment sur la qualité du tissu de notre nouvelle robe achetée en ligne super chère (en US pis toute), qu’il va porter ce qui semble être ses plus beaux habits (un t-shirt blanc pis des skinny jeans pas trop skinny, on n’en demande pas trop), qu’il va nous poser des questions sur le chien qui revient pas mal souvent sur nos réseaux à nous, qu’il va jamais vouloir que la soirée finisse, qu’il va caller un Uber Select pour vivre une ride dans n’importe quoi d’autre qu’une ostie de Toyota Corolla qui sent le butch, qu’il va nous reconduire jusqu’à notre porte pour être poli pis que finalement nos frenchs brûlants vont l’attirer dans nos draps de style coton ouaté du Urban Outfitters. Rien de fou, la base du plaisir simple.

Mais la plupart du temps, ce qui se passe, c’est qu’il arrive vingt-trois minutes en retard avec l’excuse que son coloc s’est embarré dehors, il justifie son accoutrement de cégépien cassé en nous énumérant les petits caprices de sa laveuse, il choisit le cocktail à huit piasses, celui avec juste une sorte d’alcool pour pas faire trop cher, il attend qu’on commande de notre bord pour être sûr que d’emblée les factures vont être séparées, il boit son verre en regardant autour à mesure que notre parcours académique sort de notre bouche beurrée de Baby Lips (le rouge), il va un peu trop souvent aux toilettes, sans doute pour checker si son coloc est correct, il nous dit un

compliment safe sur notre sourire pour qu'on s'accroche à quelque chose, il commande pas de deuxième verre parce qu'il travaille le lendemain, il nous embrasse la commissure de la babine pour toute nous fucker. Pis on le regarde partir du bar avec notre envie de frencher pas comblée.

Mais on excuse toute ça ben vite. On lâche pas le morceau parce qu'on est habituée, c'est la norme pour la romance en ce moment. On serait prête à recommencer demain matin même si c'est tout le temps ordinaire. Parce que c'est toujours ben mieux que de checker Riverdale toute seule dans son lit à être fascinée par la ligne d'eye-liner de toutes les filles du cast.

Mais j'suis tannée qu'on soit fines fines fines avec des gars qui sont trop habitués qu'on soit fines fines fines.

On est trop fines quand on se contente d'un thumbs up en guise de réponse à notre message texte rédigé à l'avance dans les notes de notre iPhone.

On est trop fines quand il arrive les mains vides chez nous pis qu'il renverse son verre de rouge sur notre sectionnel en tweed ben pâle cher payé, en étant pas si pressé que ça de crisser du sel dessus à grandeur.

On est trop fines quand on a pris le temps de s'enlever tous les poils du corps pis que finalement on se fait choker à cause d'une grippe d'homme ou d'un cruel double-booking.

On est trop fines quand on fait l'amour pis qu'on attend notre tour en vain. Quand il oublie que c'est pas parce qu'il a fini d'avoir du fun que notre vagin prend son congé lui itou.

On est trop fines quand il nous flush parce qu'il est « ben mêlé ». (Ça, by the way, les boys, c'est pas une vraie raison, c'est juste une phrase réchauffée qu'un de vos chums de gars vous a prêtée en cas d'urgence.)

Surtout, on est trop fines quand on se fait ghoster. Quand la meilleure solution pour éviter du drama d'après lui c'est de disparaître de notre

téléphone et de la ville au grand complet. Quand son meilleur move c'est de faire comme s'il existait pu parce que c'est donc ben plus simple que de se dire les vraies affaires face à face cœur à cœur le cell à off le temps d'une jasette.

C'est ça le plus dur : pas savoir ce qui se passe, pas savoir ce qu'il fait à la place de penser à la prochaine fois qu'il va te voir. Pas savoir s'il a juste oublié ton numéro ou s'il t'a carrément oubliée toi. Pas savoir si c'est vraiment un bug d'update de IOS qui fait qu'il a pas répondu à ton dernier message. Pas savoir si c'est parce qu'il est mort (comme dans Sex and the City quand Miranda angoisse de pas avoir de nouvelles d'un dude pas pire pantoute pour une fois pis que quand elle se décide à l'appeler ben crinquée c'est sa mère qui répond pis qui lui annonce qu'il est littéralement dead).

Je comprends pas ce qui se passe dans la tête d'un gars quand il ghost une fille fine (ou une fille point parce que sérieux on est toutes fines rendu là). Je prends les appels si jamais y en a un tannant qui peut m'expliquer ça comme il faut.

C'est-tu parce que moins il va donner de nouvelles, plus on va obséder pis plus il va se sentir comme le roi du monde d'avoir créé une dépendance douloureuse à ses minces attentions ? Peut-être que c'est ça. Si j'ai mis le doigt dessus les gurlz, on s'achète une île dans le milieu du Pacifique pis on déménage là-bas entre femmes pour se bâtir une vie sans fantômes avec juste des guerrières du cœur qui se disent les vraies affaires au fur et à mesure.

Qui qui est in ? Moi oui. Go !

On passe un dernier Noël dans notre famille pis on décâlice sur notre boutte de terre flottante pour se réparer la confiance en soi entre nous autres, pour se faire rappeler qu'on est dignes d'une réponse à chaque message texte envoyé (et distribué, parce que quand ça écrit en vert, là c'est ambigu pis paniquant), pour se flatter dans le sens du poil ou du pas de poil

selon le désir de chacune, pour se souvenir de qui on était avant d'avoir été trop fines, trop déçues, trop épuisées à jamais se faire comprendre comme il faut.

On se ferait bronzer, mais on brûlerait jamais parce qu'à tour de rôle on se dirait qu'il faut se crémer. Avec de la Clarins, la chère, pour notre peau en or qui mérite juste du doux.

On mangerait des smoothie bowls pis on se complimenterait sincèrement sur nos skills de garniture. On apprendrait des voisines. On copierait leur technique sans jamais que la chicane pogne parce que l'important ça serait de nourrir notre beau grand corps comme on veut, avec des saveurs qui nous veulent juste du bien.

On se tresserait les cheveux pis on pourrait se fourrer le nez dans la crinière de l'autre pour sentir ce que ça sent les couettes parfumées aux vacances et à la conscience tranquille. On se ferait aussi des queues de poisson des fois, quand on feelerait funky.

On jaserait de tout ce qu'on n'a jamais pu dire parce qu'avant on perdait toute notre temps de brunch pis de soirées de filles à décortiquer des silences. On se parlerait des espèces de poissons qui nagent autour de nous, des sortes de grains de beauté qui nous apparaissent dessus à force d'être heureuses sous le soleil. On parlerait pu des gars fantômes, on parlerait pu de notre beauté à travers eux pis de notre valeur à travers l'écran de leur téléphone.

On sourirait souvent. On aurait beaucoup de rides dans le coin des yeux pis on pourrait mesurer notre beauté avec ça pis rien d'autre. On n'aurait pu jamais le regard vide, perdues dans nos pensées à se demander ce qu'il nous manque pour se faire aimer la pointe du cœur.

J'dis ça j'dis rien mais on serait ben.

Remerciements

Merci à ma sœur Andréane, ma première lectrice.

À Ti-Dan Francis, ma mom, juste parce que.

Aux femmes qui ont lu et interprété mes mots (Julianne, Juliette, Sarah-Jeanne, Laurence, Joëlle, Ines, Catherine B., Catherine C., Rachel, Émilie, Noémie, Anne-Élisabeth).

Aux garçons après qui j’ai couru.

À ceux et celles qui me lisent depuis le début.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les fourchettes : une vingtaine complexe et sensuelle / Sarah-Maude Beauchesne.

Autres titres : Vingtaine complexe et sensuelle

Noms : Beauchesne, Sarah-Maude, 1990- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200081411 | Canadiana (livre numérique) 2020008142X | ISBN 9782897815769 | ISBN 9782897815776 (PDF) | ISBN 9782897815783 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Beauchesne, Sarah-Maude, 1990- | RVM : Jeunes femmes—Québec (Province)—Blogues.

Classification : LCC HQ799.8.C32 B43 2020 | CDD 305.242/2—dc23

Les Éditions Hrtubise bénéficient du soutien financier du gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). L'éditeur remercie également le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à son programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Conception graphique : Valfeltõ
Photographie de la couverture : Kelly Jacob
Maquette intérieure et mise en pages : Valfeltõ

Copyright © 2020, Éditions Hurtubise inc.

ISBN 978-2-89781-576-9 (version imprimée)
ISBN 978-2-89781-577-6 (version numérique PDF)
ISBN 978-2-89781-578-3 (version numérique ePub)

Dépôt légal : 3e trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada:
Distribution HMH
1815, avenue De Lorimier
Montréal (Québec) H2K 3W6
www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe:
Librairie du Québec/DNM
30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE
www.librairieduquebec.fr

www.editionshurtubise.com

À propos de l'autrice

Sarah-Maude Beauchesne est scénariste, autrice et comédienne. Parmi ses réalisations, elle a été scénariste pour la série Le chalet, en plus de créer et scénariser *L'Académie* ainsi que *Fourchette*, nommée aux Gémeaux 2019 et 2020, dans laquelle elle tient également le rôle principal. Elle est l'autrice de cinq romans à succès. Artiste prolifique, Sarah-Maude s'inspire des femmes autour d'elle et de ses amours compliquées pour écrire.

De la même autrice

Cœur de slush, roman, Montréal, Hurtubise, 2014.

Lèche-vitrines, roman, Montréal, Hurtubise, 2016.

Maxime, roman, Montréal, Hurtubise, 2017.

L'Académie. L'été d'avant, roman, Montréal, Éditions de la Bagnole, 2018.

L'Académie. L'été d'après, roman, Montréal, Éditions de la Bagnole, 2020.

À propos des Éditions Hurtubise

Fondées en 1960 par Claude Hurtubise, les Éditions Hurtubise, alors Hurtubise HMH, ont développé parallèlement les secteurs littéraire et scolaire. Aujourd'hui la ligne éditoriale de la maison indépendante, membre du groupe HMH, est davantage littéraire, autant pour la jeunesse (12 ans et plus) que pour les lecteurs adultes, auxquels ouvrages se greffent les livres de référence de la collection Bescherelle. Le catalogue littéraire des Éditions Hurtubise est l'un des plus prestigieux parmi les éditeurs francophones du pays, tant en essais qu'en fiction, avec environ 800 titres au catalogue.

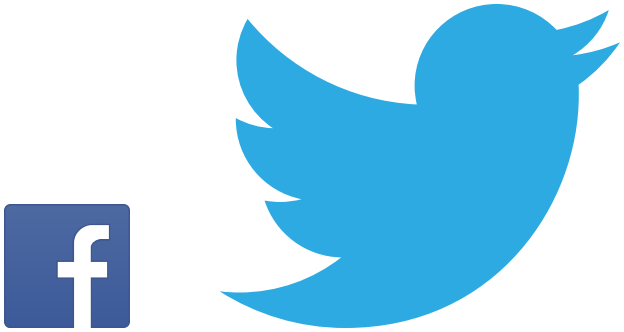
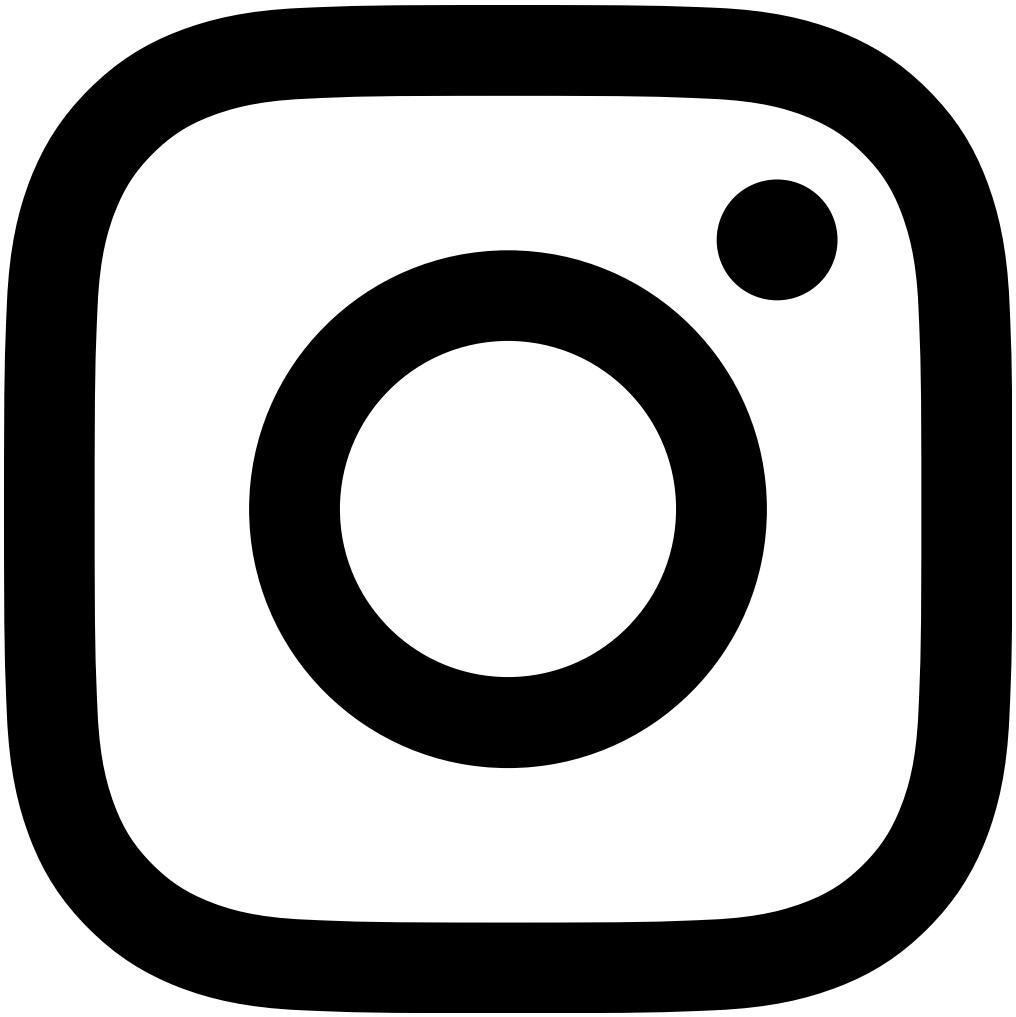
Avec Leméac Éditeur, les Éditions Hurtubise sont également propriétaires de la Bibliothèque québécoise, qui se consacre à l'édition et la réédition au format poche de textes littéraires (fictions et essais); une maison d'édition qui comprend aujourd'hui un catalogue de plus de 200 titres.

Par ailleurs, les Éditions Hurtubise sont également très actives sur le plan international comme en fait foi les nombreuses cessions de droits d'une douzaine de titres différents par an, qui permettent à nos auteurs québécois de connaître un rayonnement accru et de rejoindre de nouveaux lecteurs.

Il est également important de noter que notre groupe, via la société Distribution HMH, se charge lui-même de sa diffusion et de sa distribution en librairie. Le travail pour la vente dans les grandes surfaces est quant à lui assumé par la Socadis, partenaire important des Éditions Hurtubise depuis

plus de dix ans et avec lequel nous sommes en contact sur une base quotidienne.

Découvrez l'ensemble de nos titres et les nouveautés

www.editionshurtubise.com

Suivez-nous